Anthologie

des Ecrivains Belges

de Langue Française

Jules Destrée



BRUXELLES

EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

—

DECHENNE ET Cie

LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

20, RUE DU PERSIL, 20

1906

Jules DESTRÉE

1863



Anthologie

des Ecrivains Belges

de Langue Française

Jules Destrée



BRUXELLES

EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

DECHENNE ET Cie

LIBRAIRES-DÉPOSITAIRES

20, RUE DU PERSIL, 20

1906

BIBLIOGRAPHIE

—

LITTERATURE ET ART

Lettres à Jeanne.
Bruxelles, Monnom, 1886.

Imagerie japonaise.
Bruxelles, Monnom, 1888.

Les Chimères.
Edition illustrée d'estampes de Redon, De Groux, M. Danse. — Bruxelles, Monnom, 1889.

Henri De Groux.
Gand, Siffer, 1891.

Odilon Redon.
Etude critique et catalogue. — Bruxelles, Deman, 1891.

Journal des Destrée.
Bruxelles, Lacomblez, 1891.

Paradoxes professionnels (1893).

Notes sur les Primitifs italiens.
Bruxelles, 1893-1902. En cours de publication dans « l'Art moderne ».

Une campagne électorale au pays noir.
Bruxelles, Lacomblez, 1895.

Les Œuvres d'art dans les églises.
Bruxelles, 35, rue des Sables, 1896.

Les Ecrivains belges contemporains.
Syllabus, d'un cours à l'Extension universitaire. — Bruxelles, 1897.

Bon-Dieu-des-gaulx.
Etude d'âme et de paysage au pays noir. — Paris, 1898.

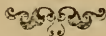
Sur quelques peintres de Toscane.
Bruxelles (Dietrich) et Florence (Alinari), avec eaux-fortes de Mme Jules Destrée, 1899.

Sur quelques peintres des Marches et de l'Ombrie.
Bruxelles (Dietrich) et Florence (Alinari), avec eaux-fortes de M. A. Danse et Mme Jules Destrée, 1900.

Le Secret de Frédéric Marcinel.
Bruxelles, Larcier, 1901.

Quelques Histoires de Miséricorde.
Bruxelles, Larcier, 1902.

Sur quelques peintres de Sienne.



NOTICE

—

Dès sa jeunesse, Jules Destrée a partagé son activité intellectuelle entre la politique et la littérature. On le voyait participer avec les jeunes Belgique à notre Renaissance littéraire; en même temps, il s'occupait de nombreux problèmes de sociologie.

Conteur, nouvelliste, essayiste, critique, il a abordé ces divers genres avec un grand souci de style et d'art.

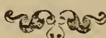
La première manière de l'écrivain se caractérise par le goût du bizarre, de l'inattendu, de l'exceptionnel. Il rechercha les sensations raffinées et, pour les exprimer, employa des formes subtiles. Il s'ingénia à trouver non seulement le mot propre, mais encore le mot rare.

Au contact de la vie, son talent s'élargit, son idéal se fit plus humain.

Si, fervent admirateur des peintres de Toscane, des Marches, de l'Ombrie, de Sienne, il continue, par des études très

documentées, à leur faire assigner la place qu'ils méritent dans l'histoire de l'art, il travaille sans cesse, d'autre part, à atteindre le but qu'il s'est assigné : élever la masse en l'éclairant. Ses œuvres de la seconde manière attestent ses aspirations humanitaires. Son style se fait plus simple, plus personnel, plus souple et plus classique.

Outre ses œuvres littéraires et critiques, Jules Destrée a publié des études sociologiques et juridiques fort estimées, en tête desquelles on pourrait inscrire en manière d'épigraphe : Ce qui fait vivre les hommes, ce n'est pas la vengeance ou la haine, mais l'amour.



LETTRES A JEANNE

ROUGE SUR BLANC

C'était près de Venise, naguère, dans un sombre couvent où m'avait amené la berçante gondole, la noire et pittoresque gondole qui glisse mollement sur le scintillant saphir des vagues, en laissant derrière elle la ville superbe, aux palais de marbre, baignant dans l'azur lumineux de la mer et du ciel, comme un joyau de pierre en un écrin de velours bleu.

J'avais parcouru et examiné en voyageur curieux, le vaste bâtiment, ses cellules blanchies à la chaux, nues et propres d'une propreté de prison, les longs corridors silencieux où plane un recueillement claustral et triste, la claire et gaie chapelle pleine de soleil qui pénétrait en fusées multicolores par les vitraux rayonnants, et la visite terminée, je m'étais un instant assis dans la cellule du moine qu'on m'avait donné pour guide, car il parlait français. — Plus que le couvent même, d'ailleurs, ce moine m'intéressait. Les quelques brèves remarques qu'il avait faites en m'accompagnant à travers le monastère m'avaient étonné par leur justesse et leur élévation. Il y avait dans son allure je ne sais quoi d'artiste et de su-

périeur, sa robe de bure se drapait avec une sorte d'élégance et ses gestes rares avaient une certaine grâce aristocratique et mondaine. Mais la tête surtout m'impressionnait. La face blême, émaciée, jaune comme un vieil ivoire, paraissait morte ; seuls vivaient les yeux, effroyablement caves, de grands yeux noirs, pleins de lueurs qui, indifférents aux choses présentes, semblaient regarder au dedans de l'âme quelque terrible vision. A le voir, on sentait que la fatalité avait dû briser en lui l'être, casser à jamais les ressorts de la vie, et il paraissait vivre — mort — sans but, sans espoir, sans foi, sans autre pensée qu'un rongeant souvenir.

Il m'intriguait et me faisait presque peur. Aussi j'hésitais à partir et promenais un lent regard sur la cellule froide que j'allais pour toujours quitter. Dans un coin, mi-caché, un petit, mais splendide portrait de femme m'attira. Frémissante de vie, et d'un coloris triomphant avec des oppositions stupéfiantes de lumière et d'ombre, la blanche figure se détachait nettement sur un fond clair; c'était une grande femme, un peu étrange, très pâle, rousse, à l'œil fauve qui semblait fouetter et défier les désirs... Alors, je crus entrevoir le passé ; le mystère de ce moine devait correspondre à l'énigme de ce portrait ; mon envie de savoir était exaspérée, et avec un regard qui suppliait sa confiance, je me tournai vers lui.

Sa pâleur semblait avoir augmenté encore ; ses yeux ardents dans sa face livide me

causaient une intolérable sensation de brûlure et de gêne. Après un instant de silence, il y eut comme une détente attendrie dans ses traits et d'une voix triste, il me conta, lentement : « Oui... la fatalité est sur moi. Tout enfant, à l'âge rose où tout est bonheur, j'ai déjà bien souffert. Chétif, délicat, très impressionnable, il m'eût fallu des soins, des caresses et de l'amour et je vécus seul, abandonné. C'est à peine si j'ai connu mes parents. Ma mère mourut peu après ma naissance, et mon père, l'un des puissants de Venise, très occupé d'intrigues politiques pensa quelquefois à mes frères, à moi jamais. En grandissant — et à force de penser tout seul, on grandit vite, — j'éprouvai des sensations très particulières, vagues et confuses, et que je discernais mal encore ; j'avais surtout un irrésistible besoin de lumière et de couleur. Mes jouets préférés furent des chiffons bariolés, ramassés çà et là et que j'arrangeais en fantasques mosaïques. Les choses me semblaient parler ; j'apercevais entre elles des correspondances lointaines et des significations mystérieuses que je n'osais point dire, tant à mes premières confidences, j'avais paru ridicule...Quand on me parla d'avenir, quelques tableaux aperçus par hasard dans une église, et surtout l'élaboration patiente d'un paysage que j'avais vu peindre me décidèrent : Je serais peintre. Mon père qui aurait désiré me lancer dans la politique, pour le soutenir, fut très irrité ; un vieux préjugé de noblesse lui faisait croire que je dérogeais ! Je lut-

tai longtemps; mais il n'y avait pas d'amour entre nous et à la suite d'une altercation plus violente, je fus chassé de la maison paternelle et maudit ; et seul, toujours pauvre, misérable, mais libre, j'errai longtemps.

» Après quelques années d'une vie lamentable et aventureuse, à une exposition qui s'ouvrit à Florence, j'envoyai deux tableaux, l'un froid, sec, banal et bête comme un décor, copié un peu partout et pastichant habilement tous les maîtres connus, que j'avais fait pour étaler les ridicules de notre peinture actuelle; l'autre, audacieux, révolutionnaire, dans lequel j'avais mis tout mon moi, mes espérances et mon idéal! — Ce fut un grand succès. Mon nom devint en quelques jours célèbre. L'imbécile cohue s'extasia devant le décor; peu remarquèrent l'autre toile qui fut regardée comme une bizarrerie et une erreur déplorable d'un sérieux talent. Ainsi, mon triomphe même était une souffrance de plus. — Oh! souffrance atroce! — que de se voir applaudi pour ce que l'on n'a pas voulu faire, de subir sans protestation possible le travestissement de ses pensées les plus chères, comprises à rebours, louangées stupidement! — Mon père, fier de l'éclat ajouté à son nom, me rappela à Venise...

» Là, pendant six mois environ, j'étudiai, je peignis et plus encore, je prêchai, je discourus, j'écrivis, essayant de grouper autour de moi quelques jeunes dans une même ambition d'art!... Oh! quel rêve; rendre à l'art

italien sa défunte splendeur ! Mais encore une fois, je ne fus pas compris et bientôt on me délaissa. On s'étonna quand, bouleversant l'antique routine et toutes les traditions reçues, je proclamai que pour le peintre, dans la vérité des choses, il n'y avait pas de ligne dans la nature, qu'il n'y avait que des couleurs. On me crut fou quand je conseillai de sortir des sentiers tracés par les anciens, d'abandonner les saints et les madones et toute la friperie religieuse, de cesser de copier Titien, Rafaël ou Corrège, pour prendre ses sujets dans la vie moderne, dans la réalité contemporaine que nous sentons et comprenons ; on sourit de pitié quand, à mes élèves, je recommandai l'étude de Giorgion et de Rembrandt, en leur disant aussi que le mieux était encore de ne s'inspirer de personne et que nous aussi pouvions devenir des « anciens » et le respect s'en allant peu à peu chaque jour, je fus ridiculisé, bafoué, insulté ; on m'accusa de vouloir rabaisser l'art, d'ignorer toute technique, d'être incompréhensible, que sais-je !... — O Venise ! Venise la folle ! toi qui jadis enfantas les premiers coloristes du monde, comment donc as-tu pu me renier, moi ton fils, l'apôtre de l'Immortelle couleur ...»

Il s'arrêta un instant ; tout en parlant, il s'était animé et c'était avec passion, avec la chaleur d'une conviction ardente qu'il avait raconté son esthétique. Certaines particularités du portrait, appendu au mur, m'avaient

surpris. Je les comprenais maintenant et lui, voyant mon regard, continua :

« Je la rencontrai un soir sur la place Saint-Marc. Très grande, un peu pâle, elle « incédait » comme une reine dans la sérénité impitoyable de sa superbe beauté. J'en gardai un souvenir profond. Plus tard encore, je la revis dans certains salons vénitiens. Sa vie était assez mystérieuse ; elle portait un des plus grands noms de l'Angleterre, on la croyait veuve, — et elle avait si grand air que personne jamais n'osa demander plus. Son regard fauve, avec des éclairs d'or qui vous poignardaient au cœur, souleva bien des passions et bien des rages. On s'entretua pour elle. Sur son passage, les fiers seigneurs se précipitaient avec des attentions humbles et plates pour l'attendrir et la convoitaient avec des yeux farouches remplis d'animalité implacable et sauvage. Pourtant, toujours dédaigneuse, impassible, elle allait, s'enivrant de sa puissance et sa figure prenait parfois dans les fêtes, une expression dure, presque féroce, qui attirait et faisait peur. Nul ne sut jamais le mot de ce vivant problème. Nul, sauf moi, qui l'aimais d'un amour sans espoir. Pourquoi m'aima-t-elle ? Je ne sais. — Ce furent quelques mois d'une félicité surhumaine, immense, absolue, qui ne se conte pas ! Oh ! comme je l'adorais et de mon âme d'homme et de mon âme d'artiste quand je la contemplais — blanche sur les draps blancs, y traçant les courbes harmonieuses de son corps sculptural... Pour-

tant, un jour, sans motif, une idée bizarre me traversa l'esprit. Ainsi qu'on chasse une mouche indiscrète, je secouai ma pensée pour l'en faire sortir. Ce corps tant admiré, je le trouvai *trop blanc*. Il avait la splendeur mate des lys, l'éclat froid du marbre. En vain, j'essayai de le « roser » sous mes caresses, mes baisers les plus fous faisaient à peine poindre une tache bleuâtre qui bientôt s'effaçait. Cette blancheur étrange me tourmentait... *j'aurais voulu un peu de pourpre sur cette neige*. Oh ! l'atroce idée ! Je voulus la chasser, mes luttes furent vaines ; elle se cramponna dans mon cerveau avec une persistance irritante, j'en fus obsédé ; ce merveilleux contraste de couleurs — rouge sur blanc — me fascinait. J'avais remarqué souvent combien les peintres rendent faussement la couleur du sang, oui, hélas ! c'était du sang que je rêvais ! — les uns le font trop vermillon, d'autres vineux, d'autres encore écarlate, mais jamais vrai, jamais vivant !

Le monstrueux désir s'implanta en maître dans ma pensée ; après de longs efforts pour m'en distraire, je m'abandonnai lâchement à cette idée fixe. J'en étais hanté ; partout avec moi je la portais, la creusant, la caressant... Les plus insignifiants détails me la rappelaient. Vainement je tentai de satisfaire cette horrible envie par les flamboyantes magies de la palette ; jamais mon pinceau, si expert aux nuances pourtant, n'atteignit mon rêve obsédant ; vainement je vis dans les hôpitaux le scalpel des chi-

rurgiens, faire jaillir une pourpre vivante des membres malades, ces boucheries n'étaient pas mon rêve non plus ! Loin de le calmer, elles l'irritaient ! — Ce que je voulais, c'était une goutte, une seule goutte, une perle rouge, jaillie du sein aimé et resplendissant, sur l'étrange blancheur de sa peau, comme un fulgurant rubis dans une mer de lait... Rouge sur blanc. *Son sang sur sa chair !...*

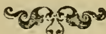
Je tombai dans une mélancolie profonde. L'idée affreuse chaque jour progressait. Elle, l'adorée, me voyant soucieux, finit, après de longs débats, par m'arracher mon torturant secret. Et de suite, avec un rire, un rire bon et aimant, elle me donna son poignard pour lui faire une légère piqûre et satisfaire ainsi mon désir insensé. L'amour fut encore le plus fort ce jour-là. Terrifié par un pressentiment, je reculai et m'enfuis pour me sauver de l'épouvantable tentation qui grondait en moi. Le lendemain, n'en pouvant plus, épuisé dans cette lutte avec l'inexorable destinée, je revins. Elle m'attendait, entourée de tous les objets témoins de notre amour, qui me parurent avoir en cet instant je ne sais quelle solennité grave ; en me voyant elle eut un regard tendre, dévoué et devinant l'âpre souci qui me plissait le front, de nouveau elle me tendit le poignard mignon. Je le pris en tremblant, toujours sans un mot... Pourquoi tant hésiter d'ailleurs et s'épouvanter d'une imperceptible piqûre sans conséquence et que guérirait vite mes bai-

sers... J'enfonçai la pointe aiguë, là, près du sein. Elle, n'eut pas un tressaillement; sa blanche peau resta blanche; alors sans conscience, éperdu du cauchemar fou qui galopait sous mon crâne, je poussai plus fort, plus fort. L'adorée eut un soupir, un spasme, et son œil bon, résigné, tout amoureux encore, me pardonna et s'éteignit. Aux bords de la blessure perlait une sanglante rosée...

Je dus quitter Venise. Mon père était puissant, elle peu connue; l'affaire fut étouffée. Je voyageai. Mais que faire encore en cette vie!... Et je suis venu m'ensevelir en ce tombeau pour prier pour moi et penser à Elle!... »

Puis après un silence : « Heureusement, la mort vient. Je la sens. Les heures s'envolent. » Et d'un geste large, il me montra l'inscription qui enroulait ces lettres mi-effacées autour de l'horloge du clocher, entrevue par la fenêtre :

Vulnerant omnes, ultima necat!



IMAGERIE JAPONAISE

POÈMES EN PROSE

OFFRANDE

Au puissant seigneur, fièrement drapé dans la prodigieuse opulence de ses robes de soie, où la fleur de kiri aux sept branches alterne avec le chrysanthème aux seize pétales : armoiries souveraines, au casque de bronze orné d'un dragon d'or et tout hérissé de pointes comme du fer qui flamberait, étrangement grimé : livide et bleu, aux yeux noirs et *absolus*,

qui se silhouette ainsi sur la mer coupée de l'éclat d'acier de son sabre droit, la mer lointaine où des vaisseaux petits vont en flottille guerrière, avec des banderoles cramoisies sur l'eau couleur de ciel,

un bourreau de plèbe vile, courbé et d'effroi frissonnant, sordide devant ce soleil, avec du sang rouge frais, collant aux pieds, aux genoux, ruisselant jusqu'à ses coudes,

présente respectueusement, sans même oser le regarder, la tête pâle de l'ennemi, la pitoyable tête blêmie, aux yeux clos d'éternel sommeil, à la bouche crispée de suprême souffrance, et dont le cou pleure encore entre les mains du tueur, des gouttes vermeilles qui vont s'écraser sur le sable en petites étoiles rouges.

— Et le puissant seigneur livide, en sa splendeur, sans un signe, impassible, contemple longtemps de ses yeux absolus les petites étoiles rouges...

MARCHAND DE JOUETS

Il va, par les chemins, errant et famélique, le pauvre marchand de jouets. Ses grossières pantoufles de sparterie découvrent ses pieds calleux, et sa mise est commune et fruste, comme ses sandales. Un capuchon de laide étoffe couvre sa tête, — car les longs soucis de la coiffure ne sont permis qu'aux riches, — et il vague par les routes, mélancolique amuseur, faisant rire des trémoussements de ses mannequins, les enfants rencontrés.

Et justement s'avance, sous les pêchers et les saules, sous les érables dont les feuilles sont pareilles à des empreintes de petites mains rouges, s'avance avec ses trois bambins, la dame opulente, dont la toilette somptueuse s'anime de coqs aux longs plumages verts dorés, et change, pâlit et se fond, par nuances insensibles, vers la traîne large, en une végétation trouble de fleurs indécises.

Le marchand a crié plus fort et ses pantins ont gambadé à casser leurs ficelles, devant les yeux étonnés et crédules des petits. Mais bientôt, détournée de ces joujoux de pauvre, leur attention distraite revient au gros crabe aux mouvements pénibles que l'un d'eux porte dans un filet, suit un papillon

écarlate que leur mère éloigne d'un balancement coquet de l'éventail, et s'en va, avec lui, vers les lychnis et les glaïeuls.

Plus morne, l'ambulant amuseur soupire sous ce dédain, immobile, avant de reprendre, par les pays, la suite de ses désespoirs.

SOIR

Dans le couchant rose, les énormes pivoines rouges et jaunes assombrissent la fantaisie de leurs feuillages barbelés,

et la jeune fille pensive, aux lourds cheveux noirs transpercés d'aiguilles comme de rayons, à la bouche mignonne comme un pétale de fleur de pêcher, vêtue d'amples robes de soie que bariole un caprice charmant,

passe, rêveuse un peu, effeuillant distraitement les grandes pivoines, l'œil fixé sur la barque, dont le mât pique le ciel, là-bas, à l'horizon, sur l'eau bleue,

tandis que, sur l'orbe blanc de la lune, se découpe un vol fuyant de grues aux longues pattes pendantes...

MEDITATION

Dans le décor aux tons violents, le parquet vert comme une prairie, les cloisons jaunes comme de la paille, en un coin un écran de soie blanche sur lequel éclatent des pivoines rouges en leurs feuillages; en un

autre, des coussins, des étoffes jetées et fastueusement violettes, pourpres, bleues, — un bonze, immobile, médite...

En vêtements blancs très simples, les mains décharnées, la face soucieuse et grave d'un vieillard, aux yeux savants et très tristes, sous des sourcils très longs qui pendent comme des moustaches, les joues et le front où sont gravés en rides les chagrins soufferts et les pensées sombres, à genoux presque, il regarde un insecte infime qui, sur le dos, se tord et se débat, les pattes frappant l'air en une gymnastique apeurée...

Tout ce mouvement de bestiole; pourquoi? Et cet acharnement à vouloir Etre? Tout ce que lui ont appris, en ses études patientes les vieilles philosophies, toute l'amertume sans fin de celui qui sait, toutes les méditations anciennes ont fait sa pensée plus pénible et sa rêverie plus sombre, mais il est incertain encore, le vieillard, et se penche pour deviner plus loin, vers ce rien qui se débat, interdit devant l'impénétrable mystère de la vie...



LES CHIMÈRES
(Proses lyriques)

FLEURS DE GEL

Dans le calme de ce soir, voici que d'étranges fleurs d'hiver viennent de grandir soudain aux vitres de la fenêtre, et la lune bleue les illumine silencieusement, les étranges fleurs de gel qui miroitent, pareilles à des fougères de diamant. En dessins merveilleux se sont déployés des feuillages de féerie, et l'élégance fantasque des ramilles délicates et des palmes claires, fait, en la pure blancheur du givre qui voile la fenêtre, des joailleries contournées en élancements subtils, d'arborescentes complications de cristaux radieux qui étincellent, des végétations chimériques qui scintillent pensivement sous la lune, comme une forêt de neige où trembleraient les étoiles... Et rien ne bouge, rien ne bruit dans le calme insolite de ce soir glacé.

De nuit, de froid, ma chambre se remplit, comme un sépulcre, et vers ma tristesse glisse la caresse morne de la lune, sa lumière inquiétante et bizarre, qui semble faite pour éclairer seulement de fuyants fantômes parmi des choses mortes. Mélancolique et splendide, elle me charme d'émotion singulière, la lente procession rêveuse des rayons bleus à travers le blanc mystère de ces capricieuses et brillantes fleurs de gel.

LES FUMEES

— J'aime les nuages, les nuages qui passent là bas, les merveilleux nuages !

Ch. Baudelaire.

O mon pays, contrée farouche des épuisants labeurs et des usines fumantes, où s'endeuillit la tendresse des verdures, elles sont tes sourires et ton rêve, les Fumées, les fantasques, les merveilleuses Fumées !

Dans le vaste horizon mélancolique, sous les échafaudages sinistres des houillères, autour des architectures massives et compliquées de hauts-fourneaux, dans les grands hangards sombres des laminoirs où courent de rouges frissons de feu, partout, avec des bruits de canons qui tonnent, des crépitements martelés de fusillades, et de rauques grondements sourds, c'est la bataille incessante de l'homme contre le charbon et le fer, le tragique combat de l'Industrie, seule splendeur de ce temps, et c'est sa grandeur, sa cruauté et sa gloire qu'elles célèbrent à l'envi, les Fumées, les ondoyantes et multiples Fumées...

Vers le ciel, de toutes parts, elles s'en vont, à l'infini diverses et capricieuses... Il en est de toutes blanches, virginales, légères et souples comme des enfants folles qui s'enfuient en se jouant, elles courent et tourbillonnent plus légères et plus vagues toujours, vers les nuages, dans l'azur, loin des charbonnages lugubres. Il en est de ten-

drement irisées, aux chatoiements d'opale et de nacre quand les traverse un rayon de soleil, qui s'échappent des fournaises avec des sveltesses prodigieuses, et se dissipent mollement, gracieuses et pâles comme des princesses, dans l'air. D'autres noires, épandues ainsi qu'un flot d'encre, chargées de poussière et de suie, déroulent paresseusement leur vrille épaisse de la haute cheminée et longtemps on les voit, peu à peu évanouies, résister aux assauts de la brise qui les entraîne. Et nombreuses, pressées, confondues dans une mêlée furieuse qu'un coup de vent déchire, ou seules, en aigrettes, en crinières ondoyantes, partout dans l'âpre étendue, elles échevèlent le caprice fou de leur fantaisie, les merveilleuses Fumées...

Aux jours pluvieux, quand la bourrasque secoue sur les champs les moires blanches de l'averse, combien doux le poème qu'elles chantent aux yeux et combien semblent lointains leurs voyages quand elles disparaissent dans le brouillard... Dans le vaste horizon mélancolique, sous le ciel bas aux gris moelleux, les arbres semblent plus verts et les toits plus rouges, s'adoucissent dans la pluie les arêtes aiguës des terris menaçants et les cheminées, dans les buées, ont des aspects mystérieux. Ecrasées sous l'ondée, vaincues par les rafales, les fumées blanches, les fumées grises luttent, vagabondent et s'échappent, au-dessus des bâtiments noirs, mettant dans la régularité et l'horrible tristesse des constructions industrielles, leur imprévu, la couleur jolie, la turbulence et la

souplesse de leurs changeants contours. Elles sont le sourire et la vie de la contrée farouche, ses sourires dans la tempête, et sans elles, ce serait un terrifiant paysage de ruines et de tombeaux !

Et vers le soir, lorsque lentement l'ombre descend sur cet affairement de fourmilière, dans le noir, les fumées merveilleuses deviennent flammes splendides au sommet des tours trapues des hauts-fourneaux, elles jaillissent, plus agiles et plus belles encore, du « gueulard » flambant comme un énorme bol, en une profusion bondissante de langues de feu pâle, voraces, bleuâtres, au milieu d'impétueuses vapeurs. Tels, dans l'histoire profonde, les feux sacrés des croyants de l'Inde, les signaux sur les hauteurs, les cassollettes gigantesques allumées par les peuples jadis, aux portes des villes, en l'honneur des Dieux implacables, les sacrifices carthaginois au Moloch de bronze où s'embrasent les victimes ! — Et l'on croit voir le symbole d'un culte nouveau plus exigeant et plus terrible encore : ces flammes bleues et ces fumées légères qui montent en se tordant vers le ciel, s'envolent comme des âmes perdues, des âmes misérables et suppliantes convulsées en d'implacables souffrances, milliers d'âmes de la plèbe écrasée, se dispersant dans les inconnus de l'espace, en un encens dont se délecte la Divinité moderne, plus féroce et plus cruelle...

O mon pays, contrée farouche des labeurs où l'homme s'épuise en épuisant la Terre, dans l'ardente bataille et le deuil des ver-

dures, elles sont ta poésie et ton charme, les innombrables fumées qui s'en vont, là-bas, les merveilleuses Fumées.



PARADOXES PROFESSIONNELS

SUR LES DEBUTS

...C'était l'heure où les choses semblent proférer des vouloirs vagues, avec une confuse énergie. Une après-midi de printemps exceptionnellement douce et chaude se fondait lentement en un crépuscule doré. Le soleil déclinait au loin, empourprant tout un coin du ciel sur lequel se dessinaient en arêtes dures les profils noirs des maisons de la ville et la tourelle ajourée d'une église voisine. Par les fenêtres restées ouvertes, entraient, accrus dans le soir, les parfums des fleurs nouvelles et les reflets d'incendie du couchant. Les rayons s'attachaient furtivement à l'or des cadres, glissaient sur les hautes boiseries sévères, scintillaient sur une reliure, sur le ventre d'un vase, sur les clous de cuivre d'un fauteuil. Quelques secondes, ils fulgurèrent dans la glace de la cheminée, silhouettant d'une façon singulièrement grandiose un bronze de Constantin Meunier : une mère anxieuse courbée vers le cadavre de son fils, houilleur tué par le grisou — dont toutes les lignes augustes parlaient d'amour, de sacrifice et de dévouement.

Ce que disaient les bibliothèques et leurs livres? Ce que disaient les vieux meubles de chêne et tout cet intérieur sobre et un peu claustral?...

Puis l'ombre s'accentua. La chambre s'emplit de paix et de sérénité. Plus un bruit ne venait de la ville. On put entendre les arbres du jardin frissonner au souffle frais de la nuit. Au clocher proche, un carillon chanta la mort du jour. Dans l'obscurité croissante, on n'apercevait plus que les indécises blancheurs des papiers sur le bureau et des gravures appendues aux murailles, et indistinctement les visages de deux personnes en ce moment silencieuses, deux fumeurs méditatifs dont les cigares rougeoyaient parfois dans la pénombre.

C'est alors que les choses contèrent les années de travail, les bonnes, les courageuses pensées qui s'étaient succédé en ce cabinet d'avocat. Toutes y avaient laissé leur impalpable trace et à des moments exceptionnels comme ce soir merveilleux, elles devenaient présentes et perceptibles pour des organismes particulièrement sensitifs et prédisposés.

Les nobles souvenances de dignité et de labeur se voilaient cependant, semblait-il, de quelque tristesse.

Les deux confrères en discernèrent l'imprécise rumeur, l'ancien comme le rappel chantant du passé.

— « *Vous voilà! Vous voilà! Pauvres bonnes pensées...* » — et aussi comme le pressentiment d'un adieu prochain, car il devinait

bien pourquoi l'ambiance familière était dolente un peu, il savait que l'avenir aussi impressionne les choses... Le cadet, moins nettement sans doute, comprit ces chuchotements du mystère, mais il se sentit pénétré de cette émotion inconsciente qu'on éprouve dans les endroits où beaucoup d'hommes, pendant de longues années, prièrent...

— Travailler, murmura-t-il après un long silence, et d'une voix très basse,respectueuse, on nous dit de travailler ! Quelle dérision ! Travailler quand on n'a pas d'affaires. Certes le travail est réconfortant et sacré; certes, c'est le devoir humain, au Barreau comme ailleurs. Nous le savons bien. Nous ne voulons point nous y soustraire. Nous sommes cent et plus qui ne demandons qu'à le pouvoir accomplir, ce devoir ! Mais comment ? Pour attester son zèle et son énergie, pour s'occuper de ses affaires, il faut en avoir et nous n'en avons pas. Il faut être connu pour conquérir la clientèle; et il faut avoir des clients pour se faire connaître, cercle vicieux dans lequel je tourne, et d'autres que moi et des meilleurs, dans lequel nous tournons avec l'angoisse et l'accablement d'un vieux cheval de manège !

...Nous sommes sortis de l'Université, frémissant de projets et d'espoirs, radieux d'avoir enfin atteint ce titre sur lequel depuis quinze ans parents et professeurs nous tenaient les yeux fixés; et parvenus à ce sommet, après quelques jours de vertige joyeux, nous nous sommes vite aperçus que ce point d'arrivée était en réalité un point de

départ nouveau. Une autre côte restait à gravir, bien autrement ardue et d'autant plus pénible qu'on n'y voyait plus nul chemin indiqué. Aussi longtemps qu'avaient duré les études, il était inutile de s'enquérir de la route, elle s'offrait, très apparente, suffisamment confortable, méthodiquement ascensionnelle et partagée en étapes. Mais après, par où fallait-il diriger ses bons vouloirs ?

Je me suis passionné pour les premières affaires que m'envoya le bureau de consultation gratuite. Il me plut d'accepter, en toute sa rhétorique beauté, la mission de défendre les orphelins et les déshérités. Mais au dixième divorce, à la dixième pension alimentaire, je dois avouer que mon entrain faiblit. Si souvent des circonstances désagréables avaient brusquement éparpillé mes illusions, si souvent je m'étais emballé sur des indications mensongères, j'avais placé ma commisération attendrie sur des têtes indignes, j'avais été si durement convaincu de l'inutilité ou même du ridicule de mes allures de Don Quichotte redresseur de torts, j'avais recueilli pour mes enthousiasmes de si péremptoires ingratitudes que je devins défiant et me bornai à faire l'indispensable avec ponctualité. Au reste, ces affaires monotones sans complications ni difficultés n'offraient point à mon ardeur l'aliment qu'elle cherchait.

Il n'y a pas de petites causes, mais seulement de petits avocats : c'est une banalité sentencieuse que des anciens m'ont déjà doctement exprimée. Elle fut impuissante à

me consoler. Si ceux-là devaient restreindre leur activité en affaires *pro Deo* pendant six mois seulement, l'épreuve les édifierait. La vérité est qu'il existe de grandes âmes — et la vôtre, mon cher Monsieur de B..., est de celles-là — qui savent magnifier des litiges que d'autres auraient correctement, minutieusement et mesquinement traités, mais qu'il existe aussi — et en grand nombre — une tourbe de petits procès dont on ne peut dégager nulle grandeur !

Il fut tout à fait frustratoire de m'appliquer à ces niaiseries lamentables. L'indifférence lassée des magistrats qui n'accordaient à mes soucis pas la moindre attention, m'en eût convaincu d'ailleurs. Je constatai que la cause, une fois introduite dans l'engrenage judiciaire, suivait son destin, placidement, en dépit de toutes mes impatiences, de mes indignations ou de mes efforts.

Je plaidai aussi à la Conférence. Ces discussions théoriques, dans le vide, ne vous valent en général que des sarcasmes confraternels et m'attiraient peu. Mais je ne voulus rien négliger et témoigner partout de mon désir de labeur. Et bien ! Voilà quatre ans, cinq bientôt que cela dure : la Conférence non plus que les Pro Déistes ne m'ont amené de clientèle et j'en suis exactement au même point qu'au lendemain de la prestation de serment, mais plus las, désabusé, avec un cœur aigri d'où l'espoir s'enfuit, comme le sang d'une blessure. Que faire maintenant ? Attendre, attendre ce qui ne viendra peut-être jamais !...

— Dans ces traditions que les jeunes bousculent avec tant d'irrévérence aujourd'hui, il y avait le Stage...

— Ah ! Le stage, parlons-en. Et même, puisque ce soir m'a induit en ces confidences, laissez-moi vous en parler franchement. La tradition du Patron tutélaire, le stage classique, tout cela doit être remisé avec les vieilles lunes. Un ancien qui soutient et qui guide un jeune, ainsi qu'une mère apprend à marcher à son enfant, ou mieux ainsi qu'un grand frère fait à son cadet les honneurs d'un voyage, cela est devenu tellement insolite que l'on cite les cabinets où cela se passe, comme des phénomènes. Sauf quelques très rares exceptions, il n'y a plus aujourd'hui de stagiaires. Il y a des collaborateurs ou des commis, plus un grand nombre qui, ne pouvant être l'un et ne daignant être l'autre, restent des indépendants cherchant à voler de leurs propres ailes. Voler est une métaphore bien entendu.

— Que vous voilà ulcéré, mon jeune ami !

— Oui, c'est vrai, je suis injuste, je deviens méchant ! Pardon pour cette boutade inepte. Mais si vous saviez ce qu'il y a, au fond de soi-même, de tristesse d'avoir vu tout ce que j'ai vu, ce qu'il y a d'effroi, non tant pour moi que pour tous ces méritoires jeunes hommes que je vois se buter et se battre avec cet inconnu qui s'assombrit tous les jours ! Je n'ai pas eu la chance de rencontrer le patron que je souhaitais : peut-être cette mésaventure personnelle m'empêche d'apprécier avec équité. Le premier me con-

gédia parce qu'il avait des nobles dans sa clientèle et comme j'avais écrit certains articles, pas bien terribles, dans un petit journal démocratique, il ne pouvait pas, n'est-ce pas, mettre ses aristocratiques mandants en rapports avec un aussi compromettant stagiaire? J'essayai d'un second qui me départit libéralement les affaires implaidables de son cabinet et me récompensa de mes infructueux efforts en me déclarant un lamentable porte-guigne. Un troisième dont je sollicitai les conseils me répondait avec une volubilité emphatique, toujours à côté de la question. De peur d'être importun ou d'avoir l'air idiot, je n'osais insister. Bref, un lien nominal, sans confiance ni abandon réciproque, qu'un moment d'humeur peut rompre. Pourquoi n'y a-t-il plus de stage? Je ne sais. J'ai entendu les Anciens accuser les Jeunes de présomption, d'indolence et d'égoïsme; j'ai entendu les Jeunes accuser les Anciens et je ne veux pas prendre parti. L'explication vraie réside, je pense, dans l'accroissement continu et effrayant du Barreau. Cette multiplicité extravagante d'avocats sans renommée fait affluer la confiance publique vers certains cabinets privilégiés dont le chef, surmené, tiraillé en tous sens, n'a plus de loisir nécessaire pour former des stagiaires. Et ceux-ci augmentent d'année en année, avivant l'inquiétude, aggravant la lutte pour l'existence, sans relations, sans préparations et gonflés d'ambitions et d'envies! Siècle de la vapeur, de l'électricité, de la libre concurrence, où il n'y a plus place pour les apprentis!

Ecrire? Publier? Que cela est banal, à présent! L'encombrement est tel que les manuscrits représentants d'innombrables veilles, de l'érudition ou de l'ingéniosité sont sans valeur : le talent court les rues : bien plus, il faut payer pour se faire imprimer!

Non, vraiment, il n'y a rien, rien que l'incertitude affreuse du lendemain. Aucune raison pour qu'il soit meilleur que ce jour qui finit. Beaucoup pour qu'il soit pire. Quand s'achèvera-t-elle, cette horrible période des débuts? Jamais. Dans dix ans peut-être, les autres et moi, nous débuterons encore; et, sauf ceux qui seront élus par la veine, nous serons les débutants éternels...

— Eh! mon ami! ces débuts, vous les regretterez quelque jour. Je n'y puis songer, quant à moi, sans émotion. Le premier procès que j'ai gagné, je saurais vous en redire tous les détails, tellement les impressions en furent pénétrantes. Quand je rencontre mon adversaire d'alors, c'est pour tous deux une fête que d'évoquer les années enfuies! Les humbles succès de ces temps me sont plus précieux que les triomphes retentissants que j'ai pu connaître plus tard. Ah! quelle allégresse me redressait le front de me sentir enfin moi-même, affranchi des écoles et des pédants, libre de façonner mon esprit et ma destinée! Oh! le premier honoraire gagné, combien il me fut doux comme gage d'indépendance et de dignité! Vous vous plaignez de ne pas avoir d'affaires; ce sont ceux qui ont trop d'affaires qu'il faut plaindre. Ils n'ont plus de vie personnelle; ils sont la

proie de leurs clients impatients. Ah! toujours, du matin au soir, être à leur merci; ne plus avoir une heure à soi pour lire un livre, pour aller voir une exposition, pour écouter un concert; ne plus rien faire et penser que des affaires, s'enliser là-dedans jusqu'à ne plus rien voir de l'humanité extérieure que ce qu'en peut conter la lecture distraite des journaux — avec le projet toujours formé, jamais réalisé, de se limiter demain, de se reprendre — voilà qui est épouvantable! Ah! combien de ces Anciens, que vous aspirez à remplacer, seraient heureux de se retrouver à votre âge et joyeux au milieu de vos désolations!

— Mais alors...

— Alors, ce n'est pas la peine de vivre; voulez-vous dire? Entendons-nous bien. Si vous envisagez la vie, avec l'américanisme fin de siècle qui me paraît être de plus en plus la tendance actuelle, comme la recherche de satisfactions égoïstes, eh! non, ce n'est pas la peine de vivre. Qui que vous soyez, quelles que soient les félicités dont une prodigue Fortune vous comble, toujours autour de vous, partout, dans toutes les directions, vous verrez des satisfactions qui vous seront refusées. Vous parliez tantôt d'ascension : exténuez-vous, grimpez aux faîtes, toujours derrière les sommets domptés, d'autres et d'autres surgissent, inaccessibles!

Si vous voulez apprécier votre sort avec équité, ce n'est point à vos aînés, auxquels de longues années d'effort patient ont assuré

une situation enviée, qu'il faut vous comparer — on perd vraiment trop le sentiment des distances en ce siècle de démocratie égalitaire, — ce n'est pas eux qu'il faut envier — l'envie est d'ailleurs le signe d'une âme vile et porte en elle-même son châtiment; vous l'éviterez, j'espère, car vous valez mieux que vos découragements. — Mais élargissez votre horizon, mon jeune ami, brisez le cercle un peu étroit de votre égoïsme, songez un instant à l'humanité fourmillante des villes et des campagnes, aux infortunes, aux souffrances près desquelles vos lamentations sont vraiment dérisoires ! Comparez ce que le Destin vous départit de faveurs, et, malgré tous les sophismes et les préjugés, vous ne saurez justifier l'énorme disproportion que vous constaterez.

Fils de bourgeois, vous qui vous plaignez, vous devriez être confondu d'être tant favorisé, et chercher à vous rendre digne et à vous faire pardonner de si imméritées complaisances !

Et trêve de récriminations contre la Profession ! Haut les cœurs et silence aux ventres ! Si la lutte est aujourd'hui plus âpre, ce qui est incontestable, n'en soyez point désolés, qu'elle soit l'épreuve destinée à tremper votre caractère, à vérifier votre probité, votre persévérance, votre énergie. C'est elle qui se chargera de l'élimination des éléments hétéroclites, et ne laissera subsister que les plus robustes, quelque humble que reste votre rôle, faites d'un cœur content votre devoir. On s'occupe beaucoup, en cette

époque trouble, d'adoucir les misères sans nom sous lesquelles gémit la majorité des humains et de notables améliorations matérielles sont en gestation. Mais comme il serait plus urgent d'apprendre aux hommes à limiter leurs désirs et combien, de Bouddha à Tolstoï, les penseurs qui ont annoncé les Vérités suprêmes ont plus fait pour le Bonheur que des légions d'économistes ! Ce qui fait vivre les hommes, c'est l'Amour, le Dévouement, le Sacrifice.

Appliquez cela au Barreau. Si vous le pratiquez contre la Loi, si vous y recherchez uniquement votre intérêt, jamais vous n'y serez satisfait : vos ans se consumeront à la poursuite de jouissances illusoires et éphémères : incertitudes, déceptions, colères, ce sera vraiment un épouvantable métier.

Considérez, au contraire, la Profession selon son Essence et, suivant la Loi, elle vous apparaîtra comme l'occasion constante de vous dévouer, d'être bon et de devenir meilleur, de conduire avec la tranquillité du juste vos actes et vos pensées dans les chemins du devoir, d'épanouir votre existence dans la sérénité heureuse du Sacrifice et du Bien ! Et c'est alors vraiment que vous aurez « gagné votre vie » au formidable sens littéral de ces mots, que vous aurez terrassé les décevantes sollicitations d'en bas pour l'exaltation des seules raisons supérieures de votre vie !

Allez, mon ami, c'est à mon tour une confession que je vous fais, l'intimité de moi-même que je vous ouvre, le plus pur de

ce que j'ai médité que je vous lègue. Peut-être n'est-ce point suffisamment clair et précis. N'importe ! Songez-y longtemps et souvent, car ce n'est point en un jour que vous comprendrez cela.

Tout ce que vous venez de me dire de vos compagnons m'effraye. Peut-être, en l'atmosphère méphytique de la Salle des Pas-Perdus, où la Blague bafoue toute idée qui la dépasse, peut-être par modestie n'affirme-t-on pas assez la Sérénité et la Foi dans nos hautes traditions de désintéressement et d'honneur. Allez sans douter; et par vos paroles, et vos écrits et vos actes, prouvez que vous ne doutez point. Laissez les sots ricaner et les envieux dénigrer : leur sottise et leur envie les punissent suffisamment. Mais il en est qui se désespèrent, comme vous le fîtes ce soir; il en est qu'il faut raffermir et éclairer : les paroles graves que je vous transmets vous en donneront le pouvoir.

Et s'ils sont tourmentés des difficultés premières, dites-leur ce mot d'un ancien : que dans la Profession, « les débuts sont ce qu'il y a de plus pénible et de plus doux. »

LE SECRET
DE FREDERIC MARCINEL

« Ne jugez point »
ÉVANGILE.

I

Manifestement, Frédéric Marcinel avait un secret. Toute sa vie était changée et nul n'eût pu dire la cause de cette transformation. Nul, pas même son vieil ami, le président du tribunal Louvrier, avec qui, si souvent, au sortir des audiences, Frédéric Marcinel s'était abandonné à de respectueuses et confiantes causeries.

Marcinel était un des plus anciens gendarmes du pays. Entré au corps vers sa vingt-cinquième année, il avait patiemment et docilement appris son difficile métier et suivi les filières consacrées. Il avait obtenu un chevron après quatre ans, deux après huit ans, la croix après dix ans de services. Il avait été nommé candidat brigadier, puis brigadier, puis maréchal des logis. Il avait promené son uniforme et sa robuste prestance dans diverses régions du pays, selon les hasards des circonstances.

. . . .

Fils d'un cultivateur des Ardennes, envoyé de bonne heure à l'école communale, il avait gardé, tout en apprenant à lire et à manier la plume, la passion des forêts et des bêtes. Tout le décor de nature où s'était pas-

sée son enfance, les collines couvertes de bois magnifiques, l'océan de verdure ondulant jusqu'aux lointains de l'horizon, la vaste solitude, la paix sous l'ombre des chênes puissants, toute la vie mystérieuse qui fuit sous les branches, les routes claires qui se déroulent comme des rubans gris de villages en villages, y rattachant les fermes de pierre, il y pensait souvent. Et, parmi toutes ses occupations, celle qui lui plaisait assurément le mieux, était la « correspondance ».

. . . .

On se lève à cinq heures à la caserne, en été. Aussitôt Marcinel partait avec le camarade qu'on lui avait choisi. Les chevaux marchaient au pas dans la fraîcheur du matin. On traversait des villages encore endormis. Les oiseaux se chamaillaient dans les buissons. En passant dans les bois, une odeur douce de terre et de verdure grisait. Les chevaux semblaient prendre, autant que leurs maîtres, part à la joie ambiante. Ils se souvenaient, avec une fidélité amusante, des incidents des promenades antérieures. On sentait à un ralentissement de leur allure, à un mouvement à demi indiqué, qu'ils reconnaissaient l'endroit où l'on s'était autrefois arrêté pour se rafraîchir, où l'on était descendu pour recevoir une plainte. Frédéric Marcinel était, pour toutes ces volontés obscures de son cheval, d'une compréhension et d'une complaisance étonnantes. Il aimait l'animal, en devinait les préoccupations confuses, était joyeux quand il pouvait lui faire plaisir. Les grands chagrins de la vie pro-

fessionnelle de Marcinel avaient été la maladie et la mort de chevaux qu'il avait élevés, auxquels il avait appris le calme admirable que gardent ces nobles bêtes dans les foules...

Depuis douze ou quinze ans, Frédéric Marcinel n'avait plus changé de résidence. Quand il fut envoyé dans la ville où se passe la suite de ce récit, il y rencontra le juge Louvrier et le hasard d'une conversation leur révéla qu'ils étaient issus de villages ardennais assez proches, et qu'ils avaient tous deux l'amour de la nature et le sentiment du respect dû à l'autorité. Cela les rapprocha d'emblée et lorsque le cours des événements judiciaires eut permis au magistrat d'apprécier les précieuses qualités du gendarme, cette bienveillance se nuança d'estime et devint insensiblement une très réelle amitié. Marcinel prit ainsi, peu à peu, une situation privilégiée. A la caserne, ses chefs, d'abord à la demande formelle du parquet ou du juge d'instruction, puis ensuite sans recommandation spéciale, lui confiaient toutes les missions délicates, lui réservaient tout ce qui était de nature à le rapprocher des magistrats. Ainsi mêlé constamment à la vie du Palais, Frédéric Marcinel en devint une des figures familières et, semblait-il, indispensables au fonctionnement normal des choses; il était redouté des jeunes avocats, donnait, avec déférence, des conseils aux jeunes substituts embarrassés et chacun savait que la haute protection du président Louvrier lui était assurée. A la fin des au-

diences, on les voyait s'en aller côte à côte, commentant les incidents de la journée.

Autant le gendarme était exceptionnel, autant le juge était banal. Le président Louvrier était un de ces exemplaires trop répandus du magistrat chez lequel l'habitude de sa fonction a étouffé peu à peu l'humanité normale. Il était assurément d'intentions droites, mais son esprit était borné et paralysé par une série d'idées toutes faites dont il ne pensait pas même à vérifier l'exactitude. Il avait assurément, dans les choses de la vie ordinaire, bon cœur; mais il aurait cru manquer au mandat que lui avait confié le Pouvoir, en se permettant, dans les choses de la vie judiciaire, le moindre attendrissement.

Il s'appliquait à suivre religieusement la loi, et lorsque, d'un ensemble complexe de faits, il avait pu dégager une solution manifestement absurde, contraire à toute équité, mais paraissant conforme aux textes et aux auteurs, il s'écriait triomphalement que c'était du Droit et n'hésitait pas à s'y rallier. Quand il avait accueilli une prescription invoquée par un débiteur de mauvaise foi, annulé une procédure longue et coûteuse, débouté un demandeur intéressant n'ayant pas fait toute sa preuve, il n'avait pas un instant la pensée que la loi n'exigeait pas nécessairement une telle rigueur; il n'avait point de souci ni de remords, ne soupçonnant même pas qu'il avait pu consacrer une injustice. De même, en matière correctionnelle, les innocents lui semblaient bien

invraisemblables, les témoins accusateurs lui paraissaient péremptoires et infaillibles, les témoins à décharge suspects et vaguement complices, et les agents de l'autorité ne pouvaient ni se tromper ni mentir. Ce fut lui qui proféra un jour ce propos mémorable : « Ce tribunal n'admet point qu'un commissaire de police puisse rapporter inexactement les déclarations qui lui sont faites. » Jamais il n'eût osé acquitter quand le fait était établi : il était un peu honteux que la magistrature comptât dans ses rangs un juge comme celui de Château-Thierry, dont il trouvait les sentences excentriques et subversives. Habitué à appliquer servilement la loi, il n'admettait guère que cette loi pût être modifiée. Toute innovation lui semblait périlleuse et il fut un des derniers à se résoudre à appliquer la condamnation conditionnelle. Il était profondément honnête et impartial et nul, à prix d'or, n'eût acheté sa conscience ; mais il suffisait d'être de son opinion politique pour être considéré avec bienveillance. Il admettait qu'on fît au gouvernement une opposition modérée, mais ceux qui rêvaient d'une société meilleure et parlaient de réformes radicales étaient, pour lui, des êtres dangereux vis-à-vis desquels toutes les sévérités sont légitimes.

Dans son affection pour Frédéric Marcinel, il y avait non seulement la sympathie née d'une commune origine, de communes impressions vécues depuis des années, de la reconnaissance pour les services rendus, mais encore de la bienveillance pour le

« gendarme », en tant que symbole vivant et chamarré de l'ordre actuel que, de très bonne foi, le président croyait être l'ordre définitif. Il déplorait seulement que Marcinel fût si peu religieux. Il avait tenté vainement de lui enseigner le chemin de la messe et de lui faire comprendre les avantages, sinon la convenance, d'une dévotion sans excès. Toujours il s'était buté à des refus polis, mais tenaces.

Or, voici qu'on venait de lui raconter qu'on avait vu, à l'église, Frédéric Marcinel. Que signifiait? Et voici encore que le vice-président observait que, depuis quelque temps, ils n'avaient plus causé avec la liberté d'autrefois, que Frédéric lui avait répondu de façon évasive, comme pressé de s'en aller, tourmenté par une pensée qu'il n'avait pas dite? Et voici enfin que le juge notait que dans plusieurs affaires récentes, le gendarme avait fait preuve d'une indudgence qui confinait à la faiblesse, avait hésité à préciser les outrages consignés dans le procès-verbal? Ah! ça, qu'y avait-il?

Le juge pensa que Marcinel était malade ou devenait vieux, et déplora l'œuvre inévitable du temps. Et il se promit d'éclaircir ce mystère à leur prochaine rencontre. Mais quand il vit la droite et fière stature du gendarme, si vigoureux malgré les années, la malice des yeux perpétuellement remuant dans la face, il dut s'avouer que jamais son ami n'avait paru mieux portant. Ce visage avait toutefois je ne sais quelle gravité inaccoutumée. Quelques questions qu'il

adressa furent éludées avec courtoisie. Décidément Frédéric Marcinel avait son secret...

Il se confirma que le vieux gendarme fréquentait l'église. Puis le bruit courut, au Palais, de sa démission prochaine. Le président n'y comprenait plus rien. Un jour qu'une affaire un peu longue avait obligé le tribunal à tenir séance après-midi, il fit signe à Frédéric qu'il avait à lui parler et dès que, dans la quiétude du Palais abandonné, il eut ôté sa robe et rassemblé ses dossiers, il descendit l'escalier et rejoignit le gendarme qui l'attendait.

Ils marchèrent quelque temps sans rien dire. C'était un jour gris et triste d'automne ; une mélancolie planait sur la ville. Le président ne savait comment aborder l'entretien ; il s'y résolut sur un mode qu'il crut plaisant :

— Eh bien, Frédéric, que signifie ? On dit que tu deviens calottin ?

— Oh ! monsieur le président, fit Marcinel scandalisé. C'est vous, vous, qui me dites cela ?

— Excuse-moi, mon ami ; j'ai voulu badiner. Et je vois bien que le sujet ne s'y prête guère. Mais m'expliqueras-tu ta conversion, qui me fait grand plaisir, et ce qu'il y a de vrai dans la nouvelle de ta démission, qui me ferait grande peine ?

— C'est vrai, monsieur Louvrier. Il est vrai que je crois, maintenant. Il est vrai aussi que je vais vous quitter bientôt.

— Mais pourquoi ? Que s'est-il donc passé, Frédéric ?

— J'aurais dû vous le dire, monsieur le président. Mais l'amitié que vous avez toujours bien voulu me montrer m'en a empêché. J'ai tant redouté de vous froisser, de vous irriter. Je crains bien, en outre, de ne pouvoir vous faire comprendre ce qui s'est passé en moi. Mais puisque vous êtes assez bon pour m'interroger, je veux vous répondre. Je ne puis casser toutes les chaînes que mettent entre nos deux cœurs les souvenirs de tant d'années, sans vous montrer mon âme. Je n'attends point que vous m'approuviez. Mais il faut que vous sachiez, et c'est peut-être, quoi qu'il vous en semble, le seul service que mon dévouement vous puisse rendre encore, au risque de vous déplaire... Venez !

Le gendarme avait toujours ses yeux intelligents et sa gravité triste. Ses paroles parurent au président énigmatiques et un peu osées, mais il se laissa guider par les rues, sans plus rien demander. Un brouillard humide tombait et les passants avaient l'air de spectres. Les deux hommes arrivèrent dans un quartier pauvre, devant une maison sordide, dont les murs étaient mangés par la lèpre des moisissures, et dont les fenêtres sales, sans stores ni rideaux, faisaient songer à des yeux crevés. Une innombrable marmaille grouillait, jouait, se querellait, geignait sur le trottoir, dans les corridors et les escaliers. Marcel entra, disant :

— C'est ici, tout en haut.

Une écœurante odeur de misère arrêta un

instant le magistrat, mais il suivit son compagnon.

Au cinquième, ils frappèrent à une porte fermée. Ils n'obtinrent point de réponse. Marcinel ouvrit, fit quelques pas dans la chambre et murmura :

— C'est encore plus complet que je ne le croyais.

Il fallut quelque temps au président pour se rendre compte du spectacle auquel il était convié. Le taudis n'était éclairé que par une seule lucarne percée dans le toit, et dans laquelle un carreau brisé avait été remplacé par un vieux journal. Mais l'odeur de misère était épouvantable; l'air empesté sentait les déjections, l'acool, la pourriture...

Pas de meubles: deux paillasses, jetées dans les coins, laissant fuir leur contenu fétide par des déchirures, une chaise branlante, de la vaisselle brisée... Au milieu de la chambre, une femme évanouie, dont le front saignait, et un homme ivre-mort, secoué de hoquets convulsifs. Et les yeux finissaient par apercevoir, tapis dans l'ombre, deux enfants hâves et déguenillés, regardant sans un mot, avec terreur, leurs parents étendus et les deux visiteurs... Quand ils eurent reconnu le gendarme, ils se cramponnèrent à sa tunique, suppliants et pleurards. La mère les avait envoyés mendier et les avait battus parce qu'ils ne rapportaient point assez de monnaie, et le père alors était rentré, furieux et avait frappé la femme. Des voisins confirmèrent ce récit, ajoutant que ces scènes étaient tellement fréquentes

qu'ils n'y prenaient plus garde. Le mari était un paresseux, sans travail régulier, buvant tout ce qu'il pouvait gagner. La femme, depuis quelque temps, demandait aussi au genièvre la consolation de sa détresse. Les enfants, abandonnés, martyrisés, couraient les rues. Le ménage subsistait de secours parcimonieux du bureau de bienfaisance et de sociétés charitables...

On aéra le taudis; l'ivrogne fut couché sur une des paillasses et les soins indispensables donnés à la blessée; puis le juge et le gendarme redescendirent l'escalier nauséabond, tous deux profondément troublés et perdus en des songeries divergentes.

Le président rompit le premier le silence.

— Frédéric, il faudra dresser procès-verbal. Coups, ivresse, provocation habituelle à la mendicité, tout cela doit être poursuivi et sévèrement puni.

— Punir? Encore! fit douloureusement le gendarme. Punir toujours! Elargir sans cesse la blessure! Et non, Monsieur le Président. Il ne faut plus punir, croyez-moi. Et si je vous ai mené ici, ce n'est point pour vous faire voir un délictueux spectacle d'horreur et de tristesse, mais pour vous prouver, sur le vif, que vous et moi, nous avons trop puni, déjà. Ce que vous avez vu, c'est mon œuvre,... et la vôtre.

— Ah! par exemple! Mais tu deviens fou, mon ami!

— J'ai bien pensé que vous me diriez ceci, Monsieur le Président : on est souvent fou pour ceux dont on heurte fortement les idées.

Mais laissez-moi, tout au moins, vous expliquer ma folie. Vous souvenez-vous de l'affaire Quinet?

— Quinet? Non, pas du tout.

— Je l'aurais juré. Je ne m'en souviendrais pas non plus, sans doute, si le hasard ne m'avait brutalement confronté avec ce condamné. Et dire, ajouta-t-il avec un accent de désespoir infini, que vous et moi nous avons dans notre passé, des centaines peut-être de Quinet, dont nous ne nous souvenons même pas!... Ce Quinet était un ouvrier ajusteur des environs. Ni bon ni mauvais, pareil à bien d'autres. On pouvait lui reprocher au plus une certaine faiblesse pour le cabaret. Marié, il vivotait, tant bien que mal, sans certitude du lendemain, comme beaucoup d'autres encore. Un jour de l'an passé, ayant bu plus que de raison, il revenait au logis, soutenu par son frère. Tous deux titubaient en chantant et Quinet agitait un parapluie ouvert. Je fus, ce jour-là, sur son chemin. Le jeune gendarme Servais m'accompagnait. Nous regardâmes passer les pochards. Nous les avions dépassés d'une cinquantaine de mètres, quand Servais me demanda s'il ne fallait point verbaliser. Il prit mon silence pour une adhésion, sauta de son cheval, courut après les ivrognes et empoignant Quinet par le cou, lui demanda son nom. L'autre, surpris, se fâcha, chercha à se dégager, faillit tomber, se raccrocha aux aiguillettes de Servais et les arracha, puis, après avoir essayé de frapper avec son parapluie, se débattit en hurlant sous

l'étreinte de mon camarade. Les deux hommes tombèrent enlacés. Tous deux saignaient. Vous connaissez Servais, il est d'une vigueur d'hercule et jeune et impétueux; souvent complimenté pour sa force, il ne distingue point toujours, dans son zèle, l'énergie de la brutalité. Quinet passa un pénible quart d'heure. Ficelé comme un saucisson, il fut mené à « l'amigo ». Quant à moi, j'avais eu simplement à maintenir le frère. Procès-verbal fut dressé du chef d'ivresse, d'outrages, rébellion, etc. L'affaire prit un certain caractère de gravité quand on sut que Quinet avait été assez mal arrangé pour devoir rester dix jours au lit. Quelques-uns des nombreux témoins attirés par cette scène vinrent affirmer que Servais avait frappé avec son sabre sur la tête de l'ajusteur. Bien qu'en moi-même j'eusse trouvé l'intervention de mon collègue intempestive et passionnée, je ne pouvais le désavouer et je le défendis avec ténacité. Peut-être fûmes-nous ainsi amenés à exagérer l'ivresse, le scandale, la résistance des prévenus, à atténuer nos allures d'autorité et de violence. C'était vous qui présidiez, Monsieur Louvrier. Vous avez fait acter les dépositions des témoins à décharge et vous les avez menacés de la prison. Le Procureur a sorti ses plus belles phrases sur le respect dû à la force publique pour nous féliciter et nous encourager. Vous avez condamné Quinet à cinq mois de prison, sans sursis, pour faire un exemple. Puis, la conscience calme

et satisfaite, vous n'y avez plus songé. Eh bien ! vous venez de le revoir...

— Qu'est-ce que ça prouve, Frédéric ? Que c'est un mauvais sujet incorrigible et qu'il faudra le condamner encore !

— J'ai bien peur de ne point savoir vous convaincre, Monsieur le Président. C'est incroyable comme après avoir été si longtemps d'avis identiques, nous sentons maintenant de façon différente. Pour moi, ce que vous avez vu tantôt prouve avec une aveuglante évidence qu'il eût mieux valu ne point condamner du tout ! Oh ! ne sursautez point et laissez-moi vous dire la fin de cette histoire. Quinet, convaincu de l'inutilité d'une lutte contre la gendarmerie, n'interjeta point appel. Son recours en grâce fut rejeté. Il fit toute sa prison. Quand il sortit des geôles, gangrené par l'oisiveté, déshabitué de son métier, taré, il chercha du travail et n'en trouva que d'une façon intermittente. Il s'enivra. La femme essaya péniblement d'élever ses enfants. Ces quatre malheureux, dont trois au moins étaient innocents, dégringolèrent les degrés de la misère.

Quant à moi, j'ignorais, naturellement, ce lamentable résultat de la condamnation. Mais un jour sa femme, rouée de coups, vint à la caserne demander protection. Ce fut ainsi que je reconnus l'homme et ma première impression fut, comme la vôtre, que c'était un drôle bon à coffrer de nouveau. Mais qu'allaient devenir alors la femme et les enfants ? Ces faibles que Qui-

net traînait à sa suite, qui se trouvaient par la force des choses devoir pâtir de méfaits auxquels ils étaient étrangers, cela me fit hésiter, puis réfléchir. Et j'eus, un soir que j'y songeais, la révélation brusque de la part que j'avais dans toutes ces infortunes. Ah! si j'avais laissé passer paisiblement l'inoffensif pochard! si j'avais tempéré la fougue de Servais! si j'avais, devant le tribunal, relaté les faits avec moins d'esprit de corps, avec plus d'indulgence, avec plus de vérité, oui, avec plus de vérité! L'ajusteur serait encore à l'atelier, la femme au logis familial, élevant ses mioches avec amour! Cette perception fut intense, immédiate, comme si l'on eût brusquement déchiré un voile couvrant mes yeux et je m'étonnai d'avoir pu si longtemps ignorer cette simple, cette manifeste évidence. A l'heure présente, je sais que je vous révolte, Monsieur le Président, mais cela me semble si clair, si lumineusement certain, que je croirais manquer à mon devoir si, par égard pour vous, je mettais une réserve à ma conviction.

Cependant, on ne dépouille point ainsi en un jour le lacis de conceptions fausses sur lequel se trama toute votre existence antérieure. Il m'arriva de douter. Je fis alors de petites enquêtes; je découvris toute une série de menus faits, qui peut-être vous sembleraient sans valeur, mais qui me confirmèrent dans mon opinion: j'avais causé le malheur des Quinet...

— Quelle exagération, Marcinel! Cet homme était un alcoolique et devait finir

ainsi. Tu as fait ton devoir. Tu n'as rien à te reprocher. Si Quinet ne t'avait rencontré, il eût trouvé quelque autre occasion d'une déchéance qui était dans sa mauvaise nature.

— C'est bien possible, Monsieur le Président. Aussi je ne me crois pas le seul coupable de ce qui est arrivé. Mais, de même que le faible déplacement au départ de l'aiguille d'un excentrique suffit à envoyer des trains dans des directions bien différentes, je pense qu'il est des destinées humaines qu'un événement relativement médiocre suffit à déterminer. Celle de Quinet était de celles-là. Elle eût marché heureuse et droite sur une route facile ; elle devait trébucher sur les cailloux. A supposer qu'elle eût évité les uns, d'autres, sans doute, l'eussent fait tomber. C'est fort probable, mais je reste néanmoins celui qui a provoqué l'irrémédiable culbute...

Cela m'a tourmenté plus que je ne saurais vous le dire, Monsieur le Président. C'est alors que je me suis rapproché de l'église. Nous avons tous, en nous, un « moi » intérieur avec qui il faut être en paix. Souvent, il sommeille, endormi par l'éducation, les habitudes, les conventions. Mais, quand il parle, on ne peut pas ne point l'entendre. Ma conscience me demanda si le cas de Quinet était isolé et je fus bien forcé de lui répondre que dans bien d'autres circonstances encore, la répression avait été inefficace et même fâcheuse...

— Ah ! ça ! Marcinel ! gronda le Président irrité, c'en est trop ! Je suis vraiment bien

bon d'écouter toutes vos sornettes. Quel mauvais livre révolutionnaire avez-vous donc lu, pour vous mettre des idées aussi saugrenues en tête ?

— L'Evangile, Monsieur le Président. Toutes les vérités éternelles y sont, éclatantes de simplicité. Mais les hommes n'ont point toujours les yeux assez ingénus pour les lire. C'est là que j'ai lu : « Ne jugez point ! » et la parole divine m'a paru proférer, sans ambiguïté possible, la conclusion qui était au bout de mes méditations et de mes incertitudes douloureuses. Vous connaissez aussi ce texte, Monsieur le Président ?

— Sans doute, mais tu en exagères ridiculement la portée, mon pauvre ami, fit le magistrat radouci, car il était très sincèrement pieux et la gravité respectueuse avec laquelle Marcinel avait parlé du livre saint l'avait touché; — jamais Notre Seigneur n'a voulu dire qu'il ne fallait point juger les criminels.

— « Ne jugez point » est pourtant bien clair, Monsieur le Président. Pourquoi restreindre la lumière qui s'échappe de ces mots si précis et si simples ? Pourquoi vouloir interpréter, raccourcir à notre taille, diminuer de tous nos infimes commentaires humains, la formidable et impérative Parole ? Ah ! vous croyez que je me trompe, mais l'Evangile entier n'est que la figuration du Conseil divin, et s'il n'y était point exprimé formellement, encore tous les épisodes de la Passion le crieraient-ils à notre entendement ? Qu'est-ce donc que ce grand crucifix, dressé au centre de l'église, vers qui montent l'en-

cens des sacrifices et les oraisons des fidèles, si ce n'est l'apothéose solennelle de l'erreur judiciaire? Pourquoi est-il dans votre prétoire, si ce n'est pous vous rappeler la fragilité des sentences humaines? Pourquoi Dieu a-t-il voulu que le Juste par excellence fût un Condamné? Notre Seigneur Jésus a été un prévenu, comme ceux que vous jugez tous les jours; il a été poursuivi et arrêté par des gendarmes comme moi, il a été jugé et puni par des juges comme vous. Si je vous l'amenais demain, vous lui reprocheriez sa vie vagabonde, ses fréquentations avec des hommes de basse condition et des femmes de mauvaise vie, ses discours séditieux, ses attaques méchantes contre la force obligatoire des lois, sa volonté de changer la forme du gouvernement. Vous ne le reconnaîtriez point, car vous ne l'avez point reconnu dans tous ceux que je vous ai amenés. Il y était cependant, car il est dans chaque homme...

Il y eut un silence. Les deux promeneurs passèrent devant la cathédrale. Un dernier rayon du soleil déclinant incendiait les vitraux d'une chapelle; des rouges sanglants rutilaient, des ors étincelaient. Frédéric Marcinel reprit :

— Et si ce n'était point assez de l'Ecriture et de la Passion, songez aux vies des saints. Tenez, celui dont cette verrière ancienne célèbre les vertus dans la gloire du couchant, encore un que condamnèrent les juges de son temps! Et d'autres, d'autres, sans fin, tous des repris de justice de leur temps! Mais la Parole, depuis que je l'ai comprise,

c'est partout que je la vois inscrite, et j'entends même les pierres du saint lieu qui me disent : Ne jugez point !

— Marcinel, ceci est de la démence. Jamais l'Eglise n'enseigna de pareilles erreurs...

— Vous me l'avez déjà dit, Monsieur le Président. Laissez-moi vous répéter respectueusement que je ne suis point de votre avis. La religion m'a appris, à moi, que la valeur d'un acte était avant tout dans son intention. Il n'y a point de morale absolue ; ce qui est le devoir pour un peut être une défaillance pour un autre. Chacun ne peut agir que selon sa compréhension du bien et du mal, et c'est d'après cette compréhension qu'il doit être jugé. Or, c'est là un état intérieur sur lequel les autres ne peuvent être renseignés. Pour apprécier avec équité l'action d'un homme, il faudrait se replacer exactement dans les mêmes conditions que lui et être éclairé de la même lumière intellectuelle ou morale qui l'éclairait. C'est évidemment impossible, et cela condamne nos folles prétentions à juger. Il n'y a qu'un juge, Monsieur le Président, celui qui voit avec miséricorde au fond des cœurs et des consciences, c'est-à-dire le Bon Dieu. Dieu seul peut juger, Dieu seul peut punir, et quand nous essayons de nous attribuer ces prérogatives suprêmes, notre orgueil puéril nous fait trébucher dans les pièges du Démon !

— Alors j'ai le diable pour greffier, d'après toi ?

— Ça peut vous paraître très drôle ce que

je vous dis. Aussi je ne vous demande pas de me croire, mais de vérifier par vous-même. Oui, je pense que l'Esprit du mal s'amuse fort de tout le mal que, dans les meilleures intentions, vous faites !

— Soyons sérieux, Frédéric. Tu voudrais supprimer les tribunaux ? Mais ils sont le ciment qui tient ensemble tout l'édifice social ; sans eux, c'est un écroulement total, le mépris de toute autorité, l'anarchie.

— Monsieur le Président, j'admets que la société, comme toute entité vivante, a le droit de défendre son existence. Qu'elle puisse et doive prendre, à cet effet, les précautions nécessaires, je le concède volontiers. Qu'elle veille à ce que tout dommage soit réparé, à ce que l'on rende à César ce qui appartient à César et qu'il y ait pour cela des tribunaux, ce sera conforme, je pense, aux enseignements divins; mais qu'on s'abstienne de juger et de punir les hommes ! Ce ne sera point le mépris de toute autorité, car si l'autorité est vraiment utile et bienfaisante, elle sera respectée en raison de ses mérites; et si, au contraire, elle n'est qu'oppressive et néfaste, il vaut mieux qu'elle ne soit point respectée.

Je ne crois pas à l'anarchie absolue. Je pense qu'il est dans l'ordre providentiel des choses que tôt ou tard, chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacun de nos actes déroule la série de ses conséquences bonnes et mauvaises. Il me semble que nous marchons dans la vie escortés des fantômes de tout ce que nous avons fait, dit ou pensé,

et parfois l'un de ceux-ci vient brusquement vous prendre au collet. Plus ou moins vite, plus ou moins ostensiblement, tout se paie. C'est pourquoi je ne suis pas bien convaincu que les inconvénients qui résulteraient de la suppression de toute justice répressive seraient supérieurs aux inconvénients inhérents à son administration actuelle. Et si ma manière de voir vous semble trop radicale, accordez-moi du moins que le système de pénalités devrait être tout différent. Moins de violence et de brutalité dans l'action sociale. A cet égard, l'idée qui a inspiré la loi sur la condamnation conditionnelle me semble géniale; elle indique toute une évolution salutaire...

— Mais, Frédéric, si l'on atténue la rigueur des peines, les crimes vont augmenter d'une manière effroyable; les bons citoyens ne seront plus en sûreté...

— On m'a assuré, Monsieur le Président, que des magistrats comme vous avaient tenu le même langage lorsqu'on a supprimé la torture, lorsqu'on a aboli la peine de mort, chaque fois que le progrès des mœurs a humanisé la justice. Ces prédictions ne se sont point vérifiées, heureusement.

— Mais, interrompit le président, vexé, si vous pensez vraiment tout cela, Marcinel, comment se fait-il que vous collaboriez avec le zèle, l'intelligence, l'exactitude que l'on vous connaît, à cette justice répressive?

— Aussi je m'en vais, Monsieur le Président. Et vous connaissez maintenant le motif de mon prochain départ. On lui attribuera

sans doute des mobiles auxquels je n'ai point songé. Mais la vraie raison, c'est que j'étouffe dans votre Palais de Justice. J'y ai été longtemps heureux, j'y suis à présent mal à l'aise. La manière dont je voyais les choses a changé, une clarté s'est faite au dedans de mon âme. Je me sens maintenant associé à une œuvre, sinon mauvaise, tout au moins douteuse. Tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure, me surprend et m'afflige. J'étais ce matin à votre audience et tandis que je veillais au maintien de l'ordre dans la salle, j'écoutais. Je vous ai ainsi entendu condamner à trois mois de prison un homme qui, rencontrant une malheureuse, indignement abandonnée par un mari ivrogne, avec trois petits enfants, s'y était intéressé et avait fini par assumer courageusement vis-à-vis de la femme et des petits, les charges auxquelles l'autre s'était dérobé...

— Délit d'adultère. C'est la loi !

— Je vous ai entendu condamner pour calomnies quelqu'un qui avait manifestement dit la vérité...

— Oui, mais la preuve légale du fait n'était pas rapportée.

— Je vous ai entendu condamner un vieux bonhomme qui avait guéri plusieurs personnes affligées de maladies...

— Oui, mais il exerçait illégalement l'art de guérir.

—Je vous ai entendu condamner à trois mois de prison deux gamins qui, par-dessus un mur, avaient maraudé des nèfles.

— C'est le minimum prévu par la loi.

— Je vous ai entendu acquitter, par un jugement savamment motivé, un spéculateur intrépide, qui avait accumulé, avec de beaux bénéfices pour lui, des catastrophes sans nombre...

— Les conditions légales de l'escroquerie n'étaient point réunies en l'espèce.

— Je vous ai entendu acquitter un machiniste prévenu d'imprudence et j'ai vu sortir du prétoire se traînant péniblement sur des béquilles, infirme à jamais et sans ressources, la victime que vous aviez condamnée aux frais !

—Que veux-tu ! C'est la loi.

— La loi ! La loi ! Vous ne pensez qu'à la loi, Monsieur le Président, tandis que moi je rêve de Justice. La loi n'est pas la justice. Quand elle y mène, elle a droit à tous les respects. Quand elle s'en éloigne, elle devient une tyrannie intolérable. La contrainte exercée par la loi sur les individus n'est admissible qu'en raison des services qu'elle leur rend. Quand, au lieu de les aider, elle les charge d'entraves, elle doit disparaître. J'aime mieux pas de lois du tout que des lois mauvaises ou mal appliquées.

— Comment, mal appliquées ?

— Sans doute. Dans bien des cas, le législateur a laissé au juge une fort grande liberté d'appréciation. Or, la majorité des magistrats ont peur d'user de cette liberté. Ils croient de leur devoir d'appliquer la loi, docilement, littéralement, en ses interprétations les plus étroites. Ils redoutent toute initiative, suivent servilement les traditions consa-

créés et les jurisprudences établies. Leur office se limite à peser, avec plus ou moins de minutie et d'habileté, les éléments favorables et défavorables et à appliquer un texte au résultat de l'opération. Ils agissent ainsi, comme un mathématicien agirait pour des nombres, avec une grande conscience, mais sans laisser parler leur sensibilité. Parmi ces juges, en est-il qui songent qu'ils se trouvent en présence, non pas d'entités théoriques et abstraites, mais en présence d'un homme comme eux sur la destinée duquel ils vont pouvoir agir ?

En est-il qui aient aimé le prévenu comme un frère et aient cherché avec bonté à lui être secourable ?

En est-il qui, après l'audience, se sont enquis du sort des hommes qu'ils avaient jugés, afin de vérifier si la sentence avait été féconde ?

— Mais c'est ridicule tout cela, Frédéric. Nous n'avons, nous, qu'à appliquer la loi. Qu'est-ce que toutes ces jérémiades sentimentales ont à faire avec la justice !

— C'est précisément parce que je comprends bien, Monsieur le Président, qu'elles n'ont rien à faire avec «votre» justice que je m'en vais. Je pars. Je retourne au village. Mes parents m'ont laissé quelques arpents de terre que je vais cultiver. Je ferai pousser le blé qui nourrit les hommes et les fleurs qui les réjouissent. Ainsi, je n'aurai plus de remords. Et quand le dernier soir viendra, je m'endormirai tranquillement ayant conformé mes actes aux idées dont il plut au Seigneur

de me faire voir la vérité. Adieu, Monsieur Louvrier, et excusez-moi si cette confession complète vous a parfois froissé...

(Les idées de Frédéric Marcinel préoccupent le magistrat, et par un travail de lente pénétration, déterminent son évolution psychologique. Accompagné du juge Jacquart, le Président se rend dans le village d'Ardenne où s'est retiré le vieux gendarme.)

Ils étaient arrivés au sommet du coteau; en se retournant, ils eurent la révélation soudaine de l'étendue et de la beauté du vaste horizon. La route grise dévalait entre la double haie verte des grands arbres jusqu'à la station où ils étaient descendus et, au delà, remontait vers d'autres coteaux. Derrière ceux-ci, ornés de patientes cultures, le sol ondulait doucement, à perte de vue, fastueusement couvert d'un manteau de forêts. Çà et là, dans un repli de terrain, au milieu des champs et des prairies, le clocher de pierre d'une église groupant quelques maisons aux toits d'ardoise, les bâtiments carrés d'une ferme, quelques arbres isolés. On devinait, aux vapeurs légères qui traînaient encore dans les verdures, le tracé de la petite rivière et, de temps en temps, une fumée blanche et un sifflet plaintif révélaient le passage des trains dans la vallée. Des attelages s'apercevaient dans les campagnes, si lointains qu'on ne voyait pas leur mouvement. Le ciel était tout bleu et la lumière d'or. Au bas de la côte, minuscule, une lourde charrette de paysan s'avan-

çait. Le grand paysage parlait, magnifiquement.

La route descendait brusquement, longeant un petit bois sombre. A gauche, un homme travaillait dans un champ. Au delà, c'était la même succession oudulante de collines boisées et cultivées, la même fête de nature sous les clartés du printemps.

Ils poursuivirent leur marche et effrayèrent des poules qui se sauvèrent lourdement. Le paysan se tourna vers eux pour les regarder et Louvrier reconnut Frédéric Marcinel dont toute la face s'illumina de satisfaction en serrant la main aux deux magistrats. Les banalités de bienvenue, les dialogues sur la santé, la température, les menus incidents du voyage s'échangèrent avec cordialité. Marcinel donna aimablement de copieux détails sur son existence laborieuse et tranquille. Il les conduisit vers sa petite maison et combla les visiteurs de prévenances respectueuses.

Après ces discours superficiels, Jacquart, qui espérait des révélations sur le thème de ses méditations coutumières, voulut le faire parler de la répression.

Marcinel eut un beau geste vague.

— J'ai oublié, dit-il. Je ne suis pas un savant, moi. M. le Président vous a conté mon départ. Il eut les raisons les plus simples. J'ai suivi l'appel de ma conscience. Et j'ai mis ma vie d'accord avec ma foi. L'œuvre de la justice m'a paru douteuse, cruelle, mauvaise. On dit qu'elle est nécessaire? Je suis un trop pauvre homme pour

en décider, mais à mon sens, ce qui fait vivre les hommes, ce n'est pas la vengeance et la haine, mais l'amour...

Et Jacquart, qui avait de la littérature, songea que telle était aussi la conclusion que Tolstoï met dans la bouche de Mikaël. Il sollicita de Marcinel d'autres confidences :

— J'aime tout ceci, ma pauvre demeure où palpitent tant de souvenirs, les champs vastes où je respire avec liberté, j'aime les bêtes qui disent si naïvement leur dévouement, j'aime les arbres, les plantes, les fleurs. Tout m'enchante. Je n'ai jamais eu autrefois des sentiments de ce genre et une pareille satisfaction intérieure. Que chercher de plus ?...

— Mais n'êtes-vous pas seul ? questionna Louvrier.

— Non, Monsieur le Président, fit Marcinel, en baissant la voix comme s'il eût eu quelque pudeur à avouer son bienfait, j'ai recueilli les deux enfants de ce malheureux Quinet et leurs sourires fleurissent ma maison !

Jacquart était un peu déçu. Il s'était imaginé une sorte de visionnaire qui lui apprendrait des choses imprévues, et il trouvait un brave homme modeste et silencieux qui s'effaçait volontairement. Il fit encore une tentative ; il parla des travaux récents, des publications des sociologues, des réformes qui s'élaboraient. Et Marcinel l'écoutait avec déférence, d'un air las et avec une nuance presque insaisissable de pitié.

Comme Jacquart lui demandait directement son avis, il déclara doucement :

— Pourquoi tant compliquer les choses, Monsieur le Juge ? C'est peut-être le devoir de ceux qui font les lois, de ceux qui écrivent les livres. Mais moi ce n'est pas dans les livres que j'ai appris ce que je sais. Et c'est ce que je sais qui m'a donné la paix intérieure, la joie de l'âme, la confiance en la vie. Et c'était si simple, si simple pourtant ; il n'y avait qu'à écouter Celui qui vous parle toujours, quand on cesse d'entendre les rumeurs de la terre...

Et Jacquart, en qui se levaient des clartés, s'émerveillait du sens plus profond et toujours plus nouveau que prenaient les paroles d'amour. Elles étaient assurément connues depuis des siècles et, depuis des siècles, tous ceux qui avaient haussé l'humanité vers l'idéal et le bonheur les avaient répétées avec des accents à peine différents. Mais elles restaient, quand même, un secret. Quand même, elles restaient obscures et mystérieuses pour la plupart des hommes qui les entendraient sans les comprendre. Ils n'essayaient jamais d'y réfléchir, encore moins d'en faire les règles de leurs actes et de leurs pensées. Courant sur le chemin de la vie après d'illusoires avantages, ils passaient, hâtifs et fiévreux, près des vérités de rédemption et ne leur accordaient qu'un regard distrait. Et le secret de Frédéric Marcinel avait ceci d'admirable qu'on pouvait le proférer dans les plaines ou dans les pré-

toires, le crier dans les discours et dans les livres, sans rien lui enlever de son mystère et de sa profondeur.



QUELQUES HISTOIRES DE MISÉRICORDE

LA MAISON DU CRIME

Vox populi, vox Dei.

Lorsque, vers 1873, Napoléon Dupuis avait acheté l'enclos funèbre, avec l'intention, maintes fois annoncée, d'y bâtir, une réprobation générale avait soulevé l'alentour. C'était, entre la grande route et la tranchée profonde du chemin de fer, un sinistre coin de verdure sombre au pied d'un très ancien calvaire. En haut, dans une nef fruste, un Christ grossier saignait sur la croix flanquée de statues de saints naïvement barbouillées et de prétentieux bouquets de fleurs artificielles. Vers son agonie, processionnaient, sur deux rangs, des sapins noirs, immobiles pèlerins de deuil ; et en un coin, ils se massaient plus noirs et plus lugubres, plus vigoureux aussi dans un sol exagérément fertile. Là, depuis le mois d'août 1833, trente-huit mineurs, noyés par une soudaine irruption des eaux souterraines dans les galeries d'un charbonnage à présent disparu, dormaient leur dernier sommeil.

Quand arriva cette épouvantable catastrophe d'autrefois, ce fut, par tout le pays, une longue angoisse consternée. Avec une vio-

lence inouïe, les eaux nocturnes, les eaux meurtrières s'étaient précipitées dans les travaux de la houillère et nul de ceux qui y peinaient ne put échapper aux affreux torrents tourbillonnants. Pendant des jours, des jours et des nuits plus longues, des fils avaient appelé leur père; aux abords de la fosse, avaient sangloté des mères et des veuves.

Et lorsqu'on put les retirer, les pitoyables victimes, ils revinrent à la lumière, livides, bleus et verts, hideux et gonflés, pauvres noyés loin du soleil; et bien vite, ensevelis dans leurs habits de labeur comme des soldats en un drapeau, on creusa un vaste trou carré où fraternellement ils s'étendirent tous, sous la bénédiction du vieux calvaire. Le village entier y vint s'agenouiller pour les trépassés.

Puis les sapins grandirent puissants et forts. Puis le vent passa dans leurs feuilles frémissantes, éparpillant dans les airs le souvenir de ces vaillants...

Et cet endroit, d'abord perdu dans la campagne, près d'un chemin solitaire, peu à peu s'entoura de maisons, d'usines fiévreuses, dans l'afflux d'une population croissante et changeante, véritable poussière humaine tassée là par le souffle des industries prospères. Et, par degrés, s'adoucit la tristesse, l'effroyable commotion à demi s'oublia; il resta seulement pour ce lieu une vénération vague, qui

faisait se signer le passant attardé quand la lune brillait au travers des sapins noirs...

Plus tard, à la suite du prodigieux développement de l'activité de cette région, on dut élargir la tranchée du chemin de fer; mais elle s'arrêta précisément à côté de la sépulture. Ceux dont les parents gisaient là purent croire que, pour jamais, les martyrs du travail, de ce travail qui faisait au pays une grandeur éclatante et brusque, reposaient là du repos qui ne finit point, au ronron incessant des wagons lourds roulant sans trêve, reposeraient jusqu'au retour impalpable à la grande nature, par les bruissements des sapins et les pleurs de la pluie...

Aussi, il y eut de l'étonnement d'abord, puis un blâme très énergiquement accentué quand on apprit le sacrilège projet de Dupuis. Une ambition opiniâtre, excitée par la vanité d'une ménagère coquette, lui avait inspiré le désir tenace de s'élever au-dessus de sa condition inférieure de prolétaire. A des clauses dérisoires, il avait acheté ce terrain improductif et se promettait d'y avoir bientôt sa maison. Spéculation qui parut odieuse à beaucoup.

Bien qu'il fût ouvrier excellent, sobre, économe, entreprenant, généralement aimé, tout à coup, il vit tiédir les affections qui l'entouraient et plusieurs s'écartèrent de lui.

Esprit fort, il ne s'en soucia guère. Les beaux sapins, il les abattit sans hésitation; des branches, il fit des fagots et garda les

troncs pour la carcasse de sa demeure future. Des bois meurtris, s'égouttèrent de longues résines vermeilles, comme des larmes et comme du sang, de ces arbres grandis dans la chair et le sang des houilleurs...

Lui-même, sa journée faite, vint aider les terrassiers... Malgré cette ambition qui lui gonflait le cœur et sa suffisance d'esprit fort, il eut une sensation glaçante, et l'effroi subit de la chose qu'il faisait, un jour que le fer de sa bêche enfonça dans un crâne. Il lui sembla confusément qu'il avait commis un forfait, — comme s'il eût à nouveau tué ce mort, — et que sa vieille honnêteté n'était plus entière.

Mais il était trop loin déjà pour s'arrêter, et cette impression se dissipa rapidement. Presque narquois, il déterra les crânes et les fémurs, les humérus et les tibias, dont quelques-uns s'enfonçaient encore dans de massives bottines que les vers n'avaient pu manger, et cela fit un grand tas d'ossements, couronné de têtes de mort, aux dents branlantes, qui ricanaient d'un rire furieux et menaçant. On les porta dans le cimetière communal, au milieu des murmures des habitants indignés. Il n'est pas bon de troubler le sommeil des morts, disaient les vieux du village; malheur arrivera au téméraire...

Et d'autres histoires furent en même temps rappelées. De bizarres coïncidences avaient fait à cet endroit une renommée de superstitieuse terreur... En 1855, un enfant avait été frappé, en plein front, d'une pierre lan-

cée par une main restée inconnue, tandis qu'il priait sur les marches du Calvaire, et le pauvret était mort dans les bras de sa mère terrifiée, la tête trouée d'une étoile rouge. — Douze ans plus tard, trois ouvriers qui avaient recherché sous l'ombrage funeste des sapins un abri contre un formidable orage avaient été gravement blessés par la foudre...

Vraiment, cette terre était toute marquée de douleur humaine, et, par un magnétisme étrange, attirait le malheur....

La maison, pourtant, s'édifia. Briques plâtrées de terre glaise et retenues par des montants en bois; baraque chétive composée d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, elle parut superbe comme un palais à Dupuis, dans sa joie vaniteuse de propriétaire. Il y vint s'installer avec sa femme et ses enfants. Avec ses dalles rouges bien lavées et festonnées de sable, ses cuivres reluisants, ses meubles bien nets, et des rideaux blancs aux fenêtres, la bicoque eût semblé presque gaie, n'eût été le goudron dont Dupuis avait cru devoir la badigeonner pour protéger, contre la furie des averses, les murs minces et qui la faisait toute noire, comme en deuil...

Le blâme public persista.

Les premières satisfactions de l'aménagement passées, Dupuis, qui avait compté sur l'estime de ses camarades, — et sur leur envie — le plaisir de se voir jalousé étant la moitié dans le bonheur du propriétaire, — fut très affecté de les voir se détourner de lui,

avec une gêne manifeste. Ayant remarqué qu'à son entrée les conversations se taisaient et qu'un silence contraint l'accueillait, insensiblement il cessa de fréquenter les estaminets où il pouvait rencontrer des amis. Il devint taciturne et morne, s'enferma dans sa noire barque, exagérant, par une susceptibilité douloureuse, la répulsion qu'il excitait. Son front s'inclina, traversé d'un gros pli soucieux. La mélancolie s'abattit comme un oiseau triste sur la demeure, où les enfants paraissaient plus silencieux et plus graves... Sa haute taille se courba et ses cheveux blanchirent; il allait comme un homme qui porte un remords...

Un dernier espoir lui restait : il travaillait maintenant avec rage, accumulant les économies, comptant sur la bassesse naturelle des humains pour retrouver, par le prestige de l'or, la considération qui lui manquait...

Un jour, la malignité ambiante se précisa dans une lettre anonyme, lâcheté fréquente en nos plèbes wallones, lui révélant son malheur conjugal : sa femme le trompait, dissipait les écus péniblement assemblés, avec un de ses compagnons d'atelier, un des rares qui ne lui eussent pas tourné le dos. Il les épia, et acquit peu à peu, à l'aide d'indices mal précis, la triste conviction que l'hostile dénonciateur n'avait point menti...

Il n'eut point de colère, mais un grand accablement. Il comprit que sa vie était ratée et, impuissant à démêler les causes, il songea, un soir, que c'était peut-être la vengeance des trépassés. L'idée traversa son

cerveau, fut rejetée, puis reprise et s'y implanta bientôt avec la force d'une certitude.

Dès lors, il se sentit mal à l'aise dans cette maison, cause de son isolement et de la débâcle lamentable de son existence. Il eut de fantastiques cauchemars; il rêvait qu'il entendait tous ces morts, dessous lui, chuchoter et se plaindre de leurs tombes profanées; il les sentait s'agiter, se remuer pour soulever l'oppressant fardeau des murailles; et souvent, quand il prenait un verre, un outil, un objet quelconque, il avait l'hallucination furtive de toucher des ossements.

Les chambres lui paraissaient hantées; il sursautait au craquement des meubles; et, à la tombée du jour, dans les coins obscurs, il croyait voir des apparences troubles qui s'enfuyaient. Il n'osa plus descendre à la cave ni rester sans lumière. Avec une acuité extrême lui revint le souvenir, perdu dans les profondeurs de sa mémoire, de l'impression atroce de la bêche entrant dans le crâne, et il conclut qu'ayant tué déjà, il devait tuer encore.

Tout ce travail mental dura six mois, un an, deux ans peut-être, qui sait! Sombre et silencieux, toujours replié sur lui-même, farouche comme une bête blessée, ne causant plus qu'avec ses visions, qui dira la progression du détraquement de cette pauvre cervelle? Il acheta un revolver et le mit sous l'oreiller...

Une nuit de septembre 1878, alors que passait le tonnerre des trains dans la tranchée du chemin de fer, il contempla quelque temps

le sommeil calme, à ses côtés, de sa femme infidèle et, *avant de faire la chose qui devait être faite,* effleura d'un baiser de pardon les cheveux dénoués; puis, obéissant au Destin, il lui plaça doucement le canon de l'arme contre la tempe et lui cassa la tête. Avec la même résignation à l'Inévitable, il se tira deux coups de revolver dans la bouche. Les détonations se perdirent dans le tapage de la gare voisine. Réveillés, les enfants accouraient, mais Dupuis, qui râlait, leur fit signe de se taire. Et, jusqu'au matin, ces petiots, muets d'angoisse et ne comprenant pas, restèrent tremblants devant le lit tout rouge, avec leur mère assassinée et leur père agonisant, la figure ouverte..., toute une longue nuit dont le silence se coupait, par instants, du grondement des trains et des sifflets stridents et prolongés, appels plaintifs des locomotives...

Sur un carton, en grandes lettres gauches à l'orthographe impossible et touchante, Dupuis, avant de mourir, avait écrit ce laconique testament : «On laisse tout faire. Venez à présent constater les morts. C'est plus facile à la justice. Et qu'il continue ses méfaits. Dieu lui fera son compte.» A dater de ce temps, la tragique baraque ne porta plus d'autre nom que la Maison du Crime.

Et l'on eût dit en vérité que sur elle planait une malédiction. Alléché par l'appât d'une location infime, un cabaretier de mœurs douteuses, dit Jean de la Viole, s'y vint établir et alluma, les soirs, au-dessus

de la porte d'entrée, une lanterne rouge qui saignait sur la route et annonçait le taudis aux passants. Il eut des servantes aux complaisances faciles et des commères de renfort qu'il faisait venir du voisinage aux époques de grande débauche, quand le salaire des «quinzaines» se dissipait stupidement pour des breuvages et des caresses également impurs. Une viole piaulait très tard dans le bouge et parfois on y dansait d'obscènes rondes.

L'attention fut tout à coup attirée de nouveau sur la Maison du crime. Une des servantes du tenancier avait été l'unique témoin d'une affaire mystérieuse que l'instruction la plus minutieuse n'avait pu éclaircir et qui passionnait l'opinion : un jeune homme disparu, peut-être tué à coups de marteau dans un estaminet mal famé d'une petite ville des environs. Toutes les recherches avaient été vaines, quand cette femme se décida à parler. Peu de temps après, Jean de la Viole, gêné sans doute de ce tapage et de cette intempestive lumière projetée sur ses allures suspectes, déguerpit pour des pays inconnus.

Des successeurs reprirent la lucrative industrie. Le café borgne, avec son œil rouge qui saignait sur le chemin, s'achalanda de plus belle. Oh ! malheur à l'imprudent qui, aux sons flûtés de la viole et aux sourires des filles, s'y attardait un instant les soirs de paie. Seuil funeste qu'il repassait les poches vides, le cœur lourd et mécontent de sa faiblesse, furieux contre soi-même et prêt à s'irriter contre la femme et les enfants, atten-

dant le pain, et auxquels il ne rapportait rien, rien que des injures et des coups. Le jour durant, la baraque tenait ses volets mi-clos, comme les yeux d'un animal qui digère sa proie, et on s'en écartait avec mépris. Mais, le soir, l'attrait fatal du mauvais lieu fit des victimes. Que de ménages disloqués, partis à la dérive ; d'unions, qui auraient pu être heureuses, brisées; que de lamentations de femmes délaissées, que de souffrances d'enfants abandonnés, que de vies suppliciées et tordues par la sinistre maison noire ! Mais, aussi, que de malédictions de mères et d'épouses, que de malédictions ardentes sur ce toit !

En vérité, cette maison fut bien des fois maudite...

Et il sied d'affirmer ici, semble-t-il, la véracité absolue de cet invraisemblable récit dont les faits, dates et noms mêmes sont d'une rigoureuse exactitude, d'affirmer l'étrange réalité de cette continuité de vicissitudes, afin de faire réfléchir ceux qui pensent, avec Hamlet, qu'il y a plus de choses sur la terre et dans les cieux que n'en expliquent toute la science et les philosophies.

D'autres encore étaient venus tenter le sort. Ils furent, à leur tour, accusés d'avoir dépouillé, de nuit, par violences et menaces, un batelier nanti d'une somme assez importante. Et, encore une fois, les gendarmes emmenèrent les habitants de la demeure néfaste. C'était en novembre 1889.

La bicoque resta déserte et vide, salie par le goudron et la fumée, sous la tristesse du

ciel d'automne où le vent chassait des nuées grises chargées de pluie...

En vérité, ce fut une maison maudite...

On démolit le très ancien calvaire et les âmes pieuses en furent scandalisées. La maison de Dieu est par terre, dirent-elles, et celle du Diable reste debout.

Mais, cependant, ce qui devait suivre ne fut pas l'expression d'un fanatisme religieux, car la voix de la population entière avait condamné la *Maison du crime*...

Le 10 novembre, une bande de gamins qui passait sur la grand'route jeta des pierres dans les fenêtres, et le bruit des carreaux fracassés les amusant, sûrs de l'impunité dans l'approbation universelle de la contrée, ils s'attroupèrent. D'autres et d'autres encore accoururent. Une centaine, en quelques instants. S'excitant mutuellement, ils prirent d'assaut la baraque. La porte fut enfoncée, et les montants arrachés servirent de bélier pour trouer les murailles. Les briques tombèrent, ouvrant des blessures énormes. Sur le toit, des audacieux enlevaient les tuiles. Toute la façade fut mise en miettes et la charpente vacillante resta seule, avec les murs du fond, comme ces maisons coupées en deux par les boulets sur le champ de bataille.

Instruments inconscients d'une nécessité supérieure, ils étaient persuadés, par une intuition informulée et plus près peut-être de la vérité définitive que les dédains indifférents et les sentences faciles des esprits su-

perficiels, ils étaient persuadés qu'une expiation était devenue indispensable, et ils la demandèrent, d'instinct, au purificateur suprême, le feu !

Une paillasse, des brindilles, des déchets de bois flambèrent, mais sans violence suffisante pour consumer le bâtiment, qui resta béant, prêt à s'effondrer...

Confusément, les destructeurs se disaient que des vapeurs de vice s'élevaient de ce lieu maudit, que la terre et les murs étaient imprégnés d'influences maléficieuses, comme peuplés d'abominables larves, habités d'esprits élémentaires épiant l'occasion de ravager les âmes faibles...

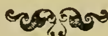
La population satisfaite approuva. La police, non avertie, laissa faire. Et maintenant encore, les ruines sont au bord du chemin.

Le 22 février 1890, la plupart de ces enfants comparaissaient devant le tribunal correctionnel. Par une assez bizarre anomalie, les uns arrivaient là comme témoins, les autres comme accusés, et, à l'interrogatoire, reconnaissaient tous avoir pris quelque part à ces «actes de vandalisme», avaient dit les gazettes. Tous, de 9 à 12 ans, endimanchés pour cette solennité et un peu tremblants quand ils entendaient le magistrat parler d'incendie, de provocation au pillage, de destruction immobilière, de recel et de vol.

C'étaient de pauvres faces souffreteuses d'enfants. Et une tristesse infinie vous prenait à les voir, si émus, si embarrassés : têtes douloureuses et déformées, comme les figures mal achevées de têtards et d'êtres em-

bryonnaires que dessine Odilon Redon, avec des yeux sans jeunesse et sans fraîcheur, et des teints blêmes révélant les logements étroits, les nourritures mauvaises, le surmenage des ateliers, la vie sans air et sans liberté, le servage du peuple ouvrier...

Après de courts débats, ils furent acquittés. Excellemment, le tribunal déclara qu'ils avaient agi *sans discernement*. Sentence profonde, car nous-mêmes, sommes-nous sûrs de discerner et de comprendre l'aveugle impulsion qui les fit agir ?



UNE CAMPAGNE ÉLECTORALE AU PAYS NOIR

(Roman social, vécu, où sont retracées, avec une émouvante vérité, les luttes de partis.)

Il se faisait tard, Berger, Destabel et Deschamps prirent congé.

La sérénité immense de la nuit faisait paraître d'une douceur infinie le grand paysage. C'était un manteau de velours noir jonché de pierreries. Des lumières resplendissaient à des lieues, et de grandes réverbérations d'incendie rougissaient le ciel au-dessus de certaines fournaises industrielles. Dans le silence, on entendait des bruits de marteaux, des grondements de machines à vapeur et les lamentations aiguës des locomotives sifflantes. Le ciel criblé d'étoiles regardait avec une majesté indifférente, le sommeil fiévreux de ce coin de terre...

Les amis laissèrent leurs pensées vagabonder dans cet espace et Destabel les précisa, en indiquant, d'un geste large, tout ce noir :

— Et maintenant, en campagne ! Voici ce qu'il nous faut conquérir !

. . . .

Destabel revint à Sermeuse avec Gillain, qu'il connaissait à peine. Ce grand garçon gauche lui avait été tout d'abord sympathique. A peu près du même âge, mais si différents, ils en vinrent vite, à cause de ces différences mêmes peut-être, à se parler à cœur ouvert, ainsi que des amis de plusieurs années. Gillain raconta sa vie, une belle vie droite et claire de travailleur : comment dès l'enfance il avait tenu le soufflet de la forge et joué avec les marteaux lourds, comment il avait appris à en frapper et à assouplir le fer aux volontés humaines; comment, joignant la théorie à la pratique, il avait suivi des cours du soir, s'était, après sa journée, courbé sur des livres et des papiers, avait passé des examens, était devenu un des premiers ouvriers métallurgistes de la contrée.

Puis, tout à coup, sa vie bifurquait : les camarades avaient eu besoin de lui pour leur coopérative; et il avait abandonné l'industrie pour de modestes appointements de gérant-comptable. La coopérative se développant, il avait ainsi remué des sommes considérables. Il aimait à raconter qu'un jour, sur des dénonciations de concurrents, le parquet avait fait saisir les livres de l'exploitation; une instruction avait été ouverte; et, après des mois, une expertise minutieuse avait relevé un centime d'erreur, que lui, Gillain, avait antérieurement signalée à ses mandants. Cette confirmation solennelle de sa probité avait encore augmenté sa popularité et son crédit près de ses camarades. Il raconta aussi son mariage, son regret tenace

de ne point avoir conservé les deux enfants que lui avait donnés sa femme; tous deux s'en étaient allés dès les premières années et il n'avait pas oublié encore leurs petites figures rondes, et leurs yeux étonnés, et leurs menottes s'agitant, toute cette chair indécise où il avait espéré se survivre ! Sentimentalités délicates qu'on était surpris de trouver chez ce grand diable d'homme taillé en hercule, à l'aspect massif et brutal, qui était, au fond, doux et timide comme une jeune fille et sensible autant que laborieux et honnête. Il revint chez Destabel, dont il avait accepté l'hospitalité cordiale. Et, le lendemain, dès l'aube, car il avait été décidé de mettre à profit aussi complétement que possible la journée du dimanche, tandis que Gillain s'en allait dans le canton de Source-au-Prince, Destabel partit pour Ronelies. Il comptait y retrouver Deschamps, qui avait dû coucher chez Dupont, un des fidèles de l'endroit, et aller ensuite parler à des paysans, au sortir de la messe, dans des villages éloignés : Fresnes et Villers.

Quand il arriva chez Dupont, celui-ci était déjà en allé; Destabel dut se mettre en route seul, avec la perspective d'une promenade de près de deux lieues. Il n'en conçut aucune humeur et s'en étonna. D'un pas leste, il s'éloigna et fut bientôt en pleine campagne. Il suivait la grande route de Bruxelles, à peu près déserte à cette heure et alignant sans fin la procession monotone de sa double rangée d'arbres. Le soleil, un peu hésitant et pâle, dorait les champs d'une douce lu-

mière matinale. Des brumes flottaient aux lointains. La vue s'étendait sur de grasses terres, fertiles et cultivées; çà et là, d'un repli de terrain émergeaient le clocher d'une église, quelques toits d'un village; et la brise égrenait dans l'air calme les voix cristallines des cloches appelant aux messes dominicales. Des hommes aux chemises blanches, des femmes aux corsages et aux cottes de couleur, récoltaient des pommes de terre; et sur cette glèbe, sous cette immensité du ciel, leurs silhouettes avaient ces lignes sommaires et grandioses dont Millet exprima l'héroïsme.

Destabel goûtait profondément la paix délicieuse de ce vaste paysage. Mais il lui parut que cette paix et ce charme mêmes parlaient pour lui annoncer l'inanité de sa propagande politique. Les phrases qu'il avait coutume de prononcer dans les salles fumeuses des meetings où l'on étouffe, devant des ouvriers issus des mines et des fournaises, les arguments alors péremptoires, les exhortations décisives semblaient absurdes dans cet espace où la vie s'écoulait plus libre, plus rudimentaire, plus toujours identique à elle-même. Alors que dans la région industrielle, les aspects extérieurs des choses étaient sans cesse renouvelés et modifiés par l'action humaine, ces campagnes apparaissaient comme moins susceptibles de transformation; depuis des siècles, les mêmes charrues les labouraient, pour d'analogues récoltes, et celles-ci paraissaient échapper presque à la volonté de l'homme, soumises

surtout aux grands phénomènes atmosphériques.

Les paysans y vivaient en esclaves de la nature et résignés à ses fatalités, ayant la défiance, des innovations et presque de la pitié pour l'affairement et les soucis des réformateurs. A quoi bon? disait le large paysage, sans hostilité, mais plutôt avec indifférence; à quoi bon tant de tracas et d'agitations? Pourraient passer sur les villes les années et les révolutions; aux champs, les cultivateurs continueront à répéter la série monotone de leurs tâches immémoriales, comme à chaque hiver viendra la neige et le gel, à chaque printemps des bourgeons de bronze pointeront les jeunes verdures!...

Un homme déboucha d'un chantier et marcha à ses côtés. Il était liant et bavard, de ceux-là qui ont une sorte de besoin de raconter à tout venant les incidents de leur existence. Destabel le questionna et put constater que la verbosité naïve de ce passant confirmait ce que lui avait dit le paysage. Il désespéra un moment devant ces horizons immuables, ces intelligences obscures et rebelles, d'arrivers jamais à communiquer les idées dont il était féru.

. . . .

Pourtant la propagande avait eu son effet : çà et là, ils cueillaient au long des routes, comme des fleurs, la sympathie d'un bonjour cordial,. d'un souhait encourageant.

Les réunions du matin, au sortir des messes, ressemblèrent exactement à celles de Villers et de Fresnes. La curiosité était

peut-être plus vive, la bienveillance plus marquée. Vers midi, pendant que quelques camarades distribuaient les journaux, Destabel s'inquiéta de ne point voir arriver Deschamps qui, peu de temps auparavant, était descendu de voiture avec Dupont et avait préféré marcher pour dissiper une migraine envahissante. Il revint donc sur ses pas, espérant le rencontrer. A cette heure, les champs étaient absolument solitaires; aussi loin que pouvaient errer les regards, la terre, des arbres et des maisons closes, rien ne décelait la vie humaine. Le calme et le silence étaient énormes. Des moineaux pépiaient dans une haie. L'immensité, l'éternité de la nature donna encore à Destabel le sentiment de l'humilité, de l'insignifiance des efforts qui passionnaient si vivement sa vie présente. Ces oiselets étourdis, piaillant dans les buissons, ces herbes au bord du chemin que chauffait le tiède soleil d'octobre étaient pareils, depuis des siècles, à d'autres oiselets, à d'autres herbes, à d'autres labours; et d'autres encore viendraient, pareils. Combien l'humanité s'illusionnait vite sur sa réelle puissance! Quelle folie de croire réussir à modifier l'ordre des phénomènes!

Brusquement, Destabel aperçut Deschamps couché le long du chemin, Dupont près de lui l'abritant des rayons du soleil et veillant, attentif comme une mère au chevet de son enfant. Deschamps était très pâle, il dormait d'un sommeil lourd de malade, et il y avait dans l'attitude de Dupont tant de

sollicitude, tant de fraternel amour illuminait sa bonne tête ronde et franche, que Destabel en fut ému et qu'il se prit à aimer aussi — tant l'amour appelle l'amour — d'une affection véritable ce compagnon pour qui il n'avait eu jusque-là que l'estime banale acordée aux collaborateurs d'une œuvre commune.

Quelques minutes passèrent en cet attendrissement muet. Puis un caillou roula dans le fossé et réveilla Deschamps, qui déclara se sentir mieux et put remonter en voiture. Après le dîner, Destabel insista pour que son ami prît du repos et qu'il ne vînt le rejoindre qu'à Silly par le chemin de fer, tandis qu'il continuerait seul la prédication projetée et veillerait aux distributions des ballots de la voiture. Deschamps eût voulu poursuivre, mais sa fatigue fut plus forte et l'obligea d'accepter la proposition de Destabel.

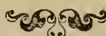
Les deux premiers meetings de l'après-midi avaient lieu d'ailleurs dans des centres sûrs où la propagande était presque superflue. Destabel s'y borna à fouetter les courages par quelques phrases énergiques et s'empressa vers Silly. La réunion était considérable, elle avait lieu en plein air, dans le préau d'une école. Depuis cinq heures, divers discours y avaient été faits, devant une affluence toujours croissante de peuple. Isières, notamment, qui, de son côté, avait fait des prodiges d'ubiquité, y apparut, prononça une harangue enflammée, puis s'en fut, toujours courant, vers d'autres assemblées.

Le soir tombait, peu à peu les détails s'at-

ténuaient dans l'ombre, dans la cour vaste, survenaient sans cesse de nouveaux arrivants silencieux, recueillis, c'était une mer noire, où l'on ne distinguait plus rien, que l'ondulation des taches plus claires des visages. Cette foule extraordinaire qu'on ne voyait pas, qu'on devinait dans la nuit, avait quelque chose de mystérieux et de formidable. De même l'on apercevait à peine l'orateur debout sur l'échafaud dressé en guise de tribune; et l'impersonnalité de tout cela était d'une indéniable grandeur; c'étaient des Voix parlant à la foule! Au loin, les lignes estompées des bâtiments industriels, des cheminées d'où montaient droites de petites fumées dans le ciel couleur de cendre, le grand silence pacifique d'un soir religieux. Deschamps, impressionné par ce décor exceptionnel, prit pour thème de son discours le mot splendide : « Misereor super urbas » ! Et vraiment, il se lamenta,, en mystique, au-dessus des foules souffrantes ; il célébra le royaume des pauvres et des humbles proclamé par le Christ, les Apôtres et St-François qui allèrent eux aussi parler, au milieu des huées et des persécutions, aux errants des carrefours et des grands chemins. La foule crépusculaire écouta stupéfaite et ravie cet ardent acte de foi qui dépassait singulièrement la lutte électorale et en suivit le cours avec frémissement. La nuit était venue tout à fait, le Président crut inutile de mettre aux voix l'ordre du jour habituel ; mais Destabel et Deschamps insistèrent, demandant aux auditeurs de faire flamber des allumettes. Au

signal convenu, des milliers de petites flammes bleuâtres scintillèrent comme des lucioles, grandirent, devinrent jaunes, firent une grande clarté! Ce fut prodigieux: l'impersonnel sortit de l'ombre; la cohue se décela multiforme et innombrable. La révélation brusque de l'énormité de la foule, le sentiment qu'ils étaient là trois mille à avoir vibré de la même émotion fut si intense que spontanément toutes les mains se levèrent, une clameur sortit des poitrines, rugissant la «Marseillaise», solennellement!

. . . .



Fragments d'une étude sur Odile Redon

Lecteurs défiants, encore un nom dont il faudra charger votre mémoire : Odilon Redon ! Et si, comme le prédisait Bourget, la mémoire des hommes doit un jour faire banqueroute à la gloire, soyez sûrs alors que celui-là sera un des plus forts créanciers. Il a l'R fatidique des grands: Rembrandt, Raphaël, Rubens et, en ce siècle : Rops ! — Et, dans cinq syllabes, toute une révélation d'art se perçoit, pour qui y songe.

Ecrivains raffinants, poètes, peseurs de verbes et ciseleurs de rimes connaissent pour la plupart cette sensibilité d'une acuité maladive qui fait trouver des couleurs et des formes dans les mots eux-mêmes en dehors de leur signification ! On s'est souvent raillé de ceux-là qui l'ont dit et, pourtant, l'audition colorée est un fait scientifiquement établi à présent ! Pour le vulgaire, un mot ne vaut guère que par ce qu'il exprime; pour le styliste à la perception exaspérée, les mots ont encore une autre valeur, une valeur profonde, abscouse, célée en leur intimité, tel un diamant dans une gangue, impossible à définir ou à préciser, car les termes les plus vagues sont trop précis encore et tout vocable énoncé meurtrit cette sensation intellec-

tuelle si ténue, mais très réelle, découverte par quelques-uns seuls et par là plus précieuse encore.

Mais le phénomène n'est point neuf, tant s'en faut, et Balzac-le-Grand n'a-t-il point déjà dit dans son Louis Lambert : « L'assemblage des lettres, leurs formes, la figure qu'elles donnent au mot dessinent exactement, suivant le caractère de chaque peuple, des êtres inconnus dont le souvenir est en nous... Est-ce à cet ancien esprit que nous devons les mystères enfouis dans toute parole humaine ?»

Et c'est ce même Balzac qui comprenait toute l'importance des noms propres au point d'errer de longs jours, épelant adresses et enseignes, jusqu'à triomphalement s'arrêter devant Z. Marcas ! — Enfantillages ? Allons donc ! Zola ne raconte-t-il pas quelque part Flaubert le suppliant les larmes aux yeux de lui laisser le nom de Bouvard ? Et quel beau mot que celui de Gautier au poète du Samouraï : « José Maria de Heredia, je t'aime parce que tu as un nom exotique et sonore... » !

Toutes ces précautions pour m'excuser et me justifier d'admirer ce nom superbe, étrange et retentissant : Odilon Redon ! Et j'y perçois les caractéristiques de son art. Dans le grondement sombre et sourd de ces deux finales, j'entrevois le fond d'horreur ténébreux, de noir intense et profond que presque toutes ces lithographies ont pour thème essentiel. Et sur ce thème, l'éclair lumineux et comme joyeux de l' « i » sonore et bref, fait une de ces rayures de lumière et

d'étincellement, ainsi que celles qui traversent ses planches fantastiques. L'envolée courbe et molle de l' et le roulement grave de l'R viennent évoquer des complications de formes rondes et grandioses. Et outre son étonnante couleur, toute de noir et de blanc, en deux teintes, et son dessin bizarre et contourné, ce nom possède une physionomie générale, je ne sais quoi d'ancien, d'étranger, de pas moderne qui se retrouve encore dans les œuvres de ce surprenant artiste, en dehors entièrement du siècle, et pourtant impossible, invraisemblable dans un autre !

*
* *

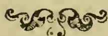
Les caractéristiques de l'œuvre de Redon : hallucination, mélancolie, sens du grandiose, don de la lumière, suffisent à l'écarter de tout l'art contemporain au point d'en faire un maître isolé dont la redoutable originalité n'a pas eu de précurseurs.

Certes, Goya avait, au commencement de ce siècle, évoqué aussi, en des planches fantastiques des visions de cauchemar : les Proverbes et les Désastres de la guerre ; mais Odilon Redon l'emporte de beaucoup sur le maître espagnol. Les hallucinations sont bien autrement intenses et plus artistement belles. Goya est souvent terne et lourd, son horizon dur, opaque, sans profondeur; les rêves de Redon s'entourent toujours d'immensité.

Cette grandeur, on pourrait dire cette sensation de l'Infini, qui distingue la plupart des évocations de Redon, lui assurera, avec sa prestigieuse habileté de coloriste, une haute place dans l'estime des artistes. Beaucoup qui ne comprendront point le très spécial genre de fantastique innové par lui seront touchés de l'allure large et grandiose de ses dessins; beaucoup seront séduits par le rayonnement de ses blancs et le moelleux profond de ses noirs, deux tons avec lesquels, comme en se jouant, Redon obtient de si charmants effets de lumière et d'ombre, qu'il faut remonter jusqu'aux eaux-fortes de Rembrandt pour trouver pareille splendeur et pareil éblouissement, *L'Ange des certitudes* et le *Squelette sonneur*, dans l'Hommage à Edgard Poë ; le *Phoque blanc* des Origines sont des exemples stupéfiants de cet admirable don. Je ne parle pas des qualités de facture proprement dite, si extraordinaires de science, de vigueur, de diversité, de personnalité. Par quelle magie Redon a-t-il su faire si éloquemment parler la lithographie, muette depuis des années, et à laquelle il a rendu la vie, la jeunesse, l'intensité et l'imprévu d'une eau-forte avec des tons profonds et veloutés que l'eau-forte n'eût pu obtenir ?...

Et Redon est un triste. Un triste philosophiquement. Il écrirait comme Goya, en conclusion : Nada ! Tout son œuvre est mélancolique, désolé, douloureux. Peu d'artistes musiciens ou poètes, ont été plus loin que lui dans l'expression du navrement humain.

Pas un rire et pas un espoir. Certaines faces souffrantes de *Dans le rêve* suffiraient seules, par leur intensité d'émotion, à lui mériter une impérissable gloire.



Sur quelques Peintres de Sienne

PREFACE.

Je sais peu de choses au monde aussi noblement belles que Florence, vue des hauteurs de San-Miniato, étendant ses maisons, ses jardins, ses palais et ses églises dans la vallée de l'Arno ; — que Pérouse, toute noire dans la splendeur embrasée du couchant, quand on y vient, comme j'y arrivai un soir, par la carriole d'Umbertide, -- que Sienne, hérissant sur ses collines, sa cathédrale immense et les tours de ses palais comme des forteresses, ainsi qu'on la voit au retour d'une excursion au Monistero.

Non seulement la nature y est merveilleuse, et dans la clarté d'Italie, les lignes du paysage sont à la fois ardentes et douces, non seulement les silhouettes des édifices sont pittoresques et harmonieuses, mais il semble vraiment qu'on y sente encore les palpitations magnétiques de tant d'existences humaines, qui pendant des siècles y vécurent une vie élégante et passionnée. Dans l'air lumineux courent des mélodies d'amour, de gloire, d'orgueil et de tendresse, échos des drames magnifiques qui s'y déroulèrent au Moyen Age et à la Renaissance.

De ces trois cités, Sienne fut peut-être la plus tumultueuse. Son histoire est une suite de constants paroxysmes, de détresses et de triomphes, de convulsions révolutionnaires et d'aventures. Comme Florence et Pérouse, elle eut des artistes incomparables.

Et tout d'abord, elle parut la plus favorisée. Ce fut quand Duccio, Simone di Martino, Lippo Memmi, les Lorenzetti, rivalisèrent avec Giotto et ses continuateurs. Mais, au XVe siècle, — le seul dont nous ayons projeté de nous occuper, — les Toscans et les Ombriens s'affirmèrent avec une puissance souveraine telle, que les artistes siennois, cultivant pieusement leurs traditions locales, ont paru attardés et médiocres.

Tous les historiens d'art en ont parlé avec négligence et dédain. Les uns les ont condamnés en quelques phrases brèves; d'autres les ont accablés par la comparaison avec les Florentins; tous ont déploré leur fidélité à des formules stériles, leur attachement réactionnaire à un idéal épuisé. Ce sont là clichés auxquels on n'échappe point lorsqu'on étudie les peintres siennois du XVe siècle, sur lesquels on n'a, d'ailleurs, que bien peu de renseignements certains.

J'estime que ces appréciations sommaires sont sans justice. Ma protestation sera suffisamment appuyée, je l'espère, par les modestes notes qui suivent, dont l'ambition n'est point d'apporter sur ces artistes (à l'occasion desquels il y aurait encore tant d'intéressantes recherches à faire pourtant!) des révélations inattendues, mais simplement

de les faire mieux connaître et mieux aimer. Je pense qu'on les a, en général, mal jugés par suite d'un malentendu dans la position du débat. On leur a demandé une expression d'art qu'ils n'avaient point cherchée ; et on ne s'est pas demandé s'ils n'avaient point réalisé l'expression qu'ils avaient voulue.

Taine, dans son *Voyage en Italie*, nous révèle nettement l'équivoque. De tous les chefs-d'œuvre dont Sienne est remplie, il n'a vu que la fresque de Lorenzetti, au Palais Public, et la *Sainte Barbe* de Matteo.

Pour Taine comme pour l'enseignement des académies, la Renaissance, l'époque admirable et définitive, c'est le moment où le sentiment chrétien ayant faibli, les peintres célèbrent la joie animale et la beauté physique. Tous les précurseurs sont des êtres inachevés, barbares, incomplets : des primitifs. Il en est spécialement ainsi des maîtres de Pérouse ou de Sienne, pays de montagnes, où la foi se conserva plus longtemps où la peinture mystique fut plus longtemps en honneur.

Rio a violemment réagi dans son *Art chrétien* contre ces appréciations et a poussé jusqu'au paradoxe la louange de la peinture religieuse et le dédain des efforts naturalistes. Excès contraires, mais identiques. Il est aussi injuste de méconnaître l'apport considérable des maîtres du XVI[e] siècle que de dédaigner l'œuvre des maîtres du XV[e] siècle. Il conviendrait de juger les uns et les autres selon l'esthétique qui fut la leur, et non selon la nôtre ; il est bien évident que

si l'on ne recherche que la glorification de la beauté physique, comme Taine, les Siennois et les Ombriens paraîtront des attardés ; mais il serait équitable de reconnaître que ce ne fut point là le but de leur labeur, et qu'il est, dès lors, assez puéril de leur reprocher de ne pas l'avoir atteint.

La *Sainte Barbe*, de l'église Saint-Dominique, que la corporation des boulangers demanda à Matteo, de Sienne, n'est qu'une figure hiératique, je le veux bien ; mais devait-elle être autre chose ? S'agissait-il de représenter la pâtissière à son comptoir, qui vendait de petits pains au coin de la place de la Seigneurie, ou une princesse de la suite du somptueux Pandolfe Petrucci ? Evidemment non. Il fallait, pour la décoration d'un autel, une figure calme et idéale dégagée de toute contingence immédiate, une sainte dans une gloire propre à ennoblir la ferveur des fidèles. Il fallait une image associée au culte, une figure hiératique. Toute préoccupation naturaliste eût été une faute de goût et d'harmonie. Le peintre ne pouvait s'y abandonner non seulement sans froisser violemment les âmes de ses contemporains, mais même sans diminuer la signification esthétique de son œuvre. La destination religieuse de cette peinture lui imposait des règles nécessaires ; elle ne pouvait pas ne pas être ce qu'elle est.

Et cette observation à propos de la *Sainte Barbe*, nous pouvons la faire à propos de presque toute la peinture siennoise du XVe

siècle. Elle est éminemment religieuse. On peut, si l'on est exclusivement féru de beauté païenne, reprocher à la peinture religieuse de n'être que cela, mais c'est reprocher à la rose de n'être qu'une fleur, c'est vouloir qu'un moment de l'histoire soit un autre moment que celui qu'il est ; c'est imposer aux œuvres d'art une règle de critique en dehors d'elles, c'est se refuser les joies et les enthousiasmes qu'elles procurent à qui essaye de les comprendre.

Que ceux qui ne se sentent point la sympathie assez souple pour aimer des expressions de beauté, diverses et même contradictoires, ne me lisent pas plus loin : ces vieux maîtres de Sienne les laisseront indifférents. Je ne m'y suis attaché qu'en m'appliquant consciencieusement à me placer à leur point de vue.

Des tableaux comme des prières, selon le mot heureux des Goncourt. Un musée dont chaque salle est comme un oratoire. Des images qui n'ont pas pour but de conter la nature, mais d'exalter les âmes. La peinture de Sienne au XVe siècle n'est sans doute point la plus belle de toutes les peintures, mais c'est la plus religieuse.

Et c'est bien là l'esprit du temps et du milieu. Parmi toutes les républiques italiennes, Sienne est la plus ardente en sa piété. Elle a l'amour farouche de la liberté et sa démocratie est ombrageuse et passionnée. Elle a la plus haute idée de son excellence et n'admet point qu'il soit en Italie ou au monde de cité supérieure. En 1461, dans

sa bulle canonisant sainte Catherine, Pie II dit : « Il était réservé à un Siennois assis sur le siège de saint Pierre de proclamer la sainteté de cette Siennoise ». Et ce patriotisme aigu, cette fierté du citoyen pour sa ville et ses libertés se confondent, s'expriment, se manifestent sous le vocable de la Vierge, à laquelle la république s'est dédiée.

Peindre la Vierge, c'était faire acte de foi catholique, mais c'était aussi faire acte de foi civique ; c'était, symboliquement, célébrer à la fois tous les grands sentiments moteurs de la vie commune. Aussi, que d'*Annonciations*, de *Couronnements*, d'*Assomptions* et de *Madones !*

Notez encore que par deux fois, Sienne vit monter sur le trône pontifical un membre de la famille de Piccolomini, illustre parmi la noblesse siennoise, que par deux fois au cours du XVe siècle, Sienne vit proclamer la sainteté de ses enfants : saint Bernardin, mort en 1444, canonisé en 1450 ; sainte Catherine, morte en 1380, canonisée en 1461.

La Vierge, saint Bernardin, sainte Catherine, voilà les sujets presque exclusifs de la majorité des tableaux siennois de ce temps. Les autres, ce sont encore des sujets religieux. On y chercherait en vain un portrait, une allégorie, un tableau de genre. Quelle pauvreté ! diront les modernes. Et, malheureux qui ainsi parlez, faut-il vous rappeler que vous faites, depuis des années, le même sous-bois, la même mer, le même

soldat, ou le même paysan, le même intérieur ou la même écrevisse, et que ces « pauvres » artistes que vous prenez en pitié étaient, eux, non seulement des peintres, mais des sculpteurs, des orfèvres et des architectes !

Vecchietta mettait quelque coquetterie à signer ses tableaux : Vecchietta sculpteur ; et ses bronzes : Vecchietta peintre ; Neroccio peignit, cisela, bâtit. Francesco di Giorgio fut, comme lui, peintre, sculpteur, architecte, et encore le premier ingénieur militaire de son temps. Ah ! nos pauvres petits modernes, à côté de ces artistes complets de la Renaissance ! Comme ceux-ci auraient ri à l'idée saugrenue de passer la vie à peindre des paysages, des animaux, des fleurs ou des natures mortes ! Rire, étonnement, indignation, s'ils avaient pu croire à la réalisation possible de ce projet bouffon. Car les peintres de Sienne, disent-ils en tête de leurs statuts de leur corporation, dès 1355, sont ceux « qui ont pour mission, par la grâce de Dieu, de manifester aux gens ignorants et illettrés les choses merveilleuses opérées par la vertu et dans la vertu de la sainte foi. » Et ils disent encore : « Rien ne peut avoir commencement ni fin sans ces trois choses, sans pouvoir, sans savoir et sans vouloir avec amour ! »

Tel est l'esprit de ces artistes. On peut trouver leur conception esthétique étroite ; on ne peut pas la trouver basse. Et son élévation est telle qu'on les voit descendre, « avec amour », jusqu'aux besognes les plus

infimes. Du moment que c'est pour manifester la sainte foi, ils n'ont point de prétention ni de morgue et acceptent toutes les tâches: Sano di Pietro peindra les fresques monumentales de la Porte Romaine et du Palais de la République, les miniatures des livres de Chœur du Dôme et des bannières pour les processions; Vecchietta peindra l'*Assomption* dans la cathédrale de Pienza et la civière de l'hôpital de Sienne; Matteo, Neroccio, d'autres peindront des madones pour les églises et les couvertures des registres de la gabelle.

Leur concours sera réclamé pour les objets les plus divers; car un des traits charmants de cette démocratie tourmentée, c'est précisément de mêler l'art à toutes les manifestations de la vie publique. L'art est, peut-être, dans l'habitation de chacun, moins répandu qu'aujourd'hui; mais, partout où les citoyens s'assemblent, dans les rues, les places, les palais et les églises, il est magnifiquement affirmé. On sent que la ferveur pour la beauté est la même que la ferveur pour la cité et la ferveur pour la foi. La religion, le patriotisme, l'amour de l'art existent simultanément dans les cœurs, non pas distincts, mais fondus en un seul sentiment. Tout Siennois vénère la cité, le culte et l'art; la foi y est artiste et civique; les artistes sont religieux et fiers de la gloire de leur république. Nous avons peine à comprendre cela aujourd'hui, mais comme la signature de Duccio sur sa fameuse *Madone* l'exprime naïvement:

Mater Sancta Dei
Sis causa sienis Requiei
Sis Duccio vita
Te quia depinxit ita.

Ce fut une grande fête publique que l'installation de cette madone, et, pendant les siècles suivants, les Siennois restent à la fois passionnés pour leur Ville, la Vierge et la Beauté. De cette identité de la sensibilité générale, la vie commune dut tirer une intensité extraordinaire et l'art recevoir une impulsion puissante. Aussi n'est-il point d'endroits sur la terre où les artistes furent davantage appelés à orner l'existence de tous.

Il y a, à Sienne, des fresques partout, à l'intérieur, à l'extérieur des édifices; le Palais communal en est rempli; les murs de l'hôpital en sont couverts; la plus petite chapelle a son autel paré, et rien ne montre mieux cette fureur de décoration que la transformation du pavement de la cathédrale en cette nielle gigantesque, qui est une des plus étonnantes merveilles de Sienne! — ou que la série délicieuse de ces couvertures de registres de contributions, confiées chaque année à un artiste de marque...

Une dernière preuve que jamais les peintres siennois du XVe siècle n'ont pu penser que le but de leur art pouvait être la reproduction de la nature, c'est l'apparent paradoxe que présente leur existence comparée à leur temps. Toute cette peinture du XVe siècle est calme et aucune époque ne

fut plus troublée. A part les *Massacres des Innocents*, de Matteo, œuvres tout à fait exceptionnelles, on chercherait en vain, dans les figures représentées, un mouvement violent, un geste vif, une attitude impétueuse. Et, pourtant, quel drame perpétuel que l'histoire de cette république agitée !

Voilà un peu précisées les particulières ambitions esthétiques de ces peintres siennois du XV[e] siècle ; voyons un peu, maintenant, comment ils les réalisèrent. Taine et les admirateurs du XVI[e] siècle leur reprochent, entre autres, leur impuissance à peindre les corps, à caractériser les figures, à les situer dans un paysage exact et aéré. Ce sont ces griefs, et quelques autres dérivés de ceux-là, que nous retrouverons sous la plume de tous les critiques.

Qu'en faut-il croire ? Je les trouve peu fondés, quant à moi. Car, n'oublions pas qu'il s'agit de peintures religieuses. Dès lors, est-il besoin vraiment de savoir si bien peindre le corps ? Sans doute, il importe de le savoir suffisamment pour retracer une joie ou une douleur de l'âme, puisque la plus pure idéalité doit nécessairement s'exprimer en peinture par une couleur et une forme, mais ces extases, ces ravissements, ces élans vers le mystère et l'infini, ne peuvent-ils se passer de la beauté complète des corps ? N'en seraient-ils même point alourdis, plutôt ? Ce n'est que par une inclination à nous les figurer sous des aspects analogues à ceux qui nous sont familiers, que nous nous représentons la Vierge, les anges avec

des corps, des tuniques et des manteaux; mais encore est-il bon que ces matérialités ne prennent point d'importance prépondérante.

De même, je pense que ce ne fut pas par faiblesse, mais par une claire notion des conditions de la peinture religieuse, que les Siennois s'abstinrent de peupler leurs tableaux de portraits et de types observés autour d'eux. Peindre la mère de Dieu sous les traits de la maîtresse du roi, comme Fouquet le fit d'Agnès Sorel, est peut-être d'un habile courtisan, mais c'est d'un sentiment religieux médiocre. Garnir une *Adoration des Mages* des portraits des Médicis, comme le fit Botticelli, ou une naissance de la Vierge des portraits de Tornabuoni, comme le fit Ghirlandaio, est encore une fois mettre le pittoresque au-dessus de la piété. Toute caractérisation d'une figure lui enlève de sa généralité et de son absolu : telle est la raison essentielle pour laquelle les peintres siennois, avant tout religieux, se permirent si peu de libertés personnelles...

J'appliquerai le même raisonnement à leurs fonds d'or. Il est vraisemblable, toutefois ici, qu'ils ne comprirent point la beauté du paysage ; c'est la compréhension esthétique qui s'éveille la dernière. Il est vraisemblable encore que, l'eussent-ils comprise, ils eussent été techniquement impuissants à la retracer. Mais à supposer qu'ils eussent été aussi habiles qu'un paysagiste du XIX[e] siècle, encore peut-on se demander s'ils n'auraient point agi conformément aux né-

cessités de la peinture religieuse, en s'astreignant, quand même, à leurs fonds d'or. Qu'on y songe : tout paysage, quelque beau qu'il soit, situe la scène dans un endroit déterminé de l'espace et la diminue en diminuant son absolu et son mystère ; tandis que le fond d'or, n'est-ce pas la gloire de la lumière et des rayons, la seule localisation logique pour une évocation céleste ?

Bref, je pense que la peinture religieuse est un art différent de la peinture ordinaire. Son but n'est pas de raconter la vie et d'ennoblir les images extérieures que nous offre celle-ci, mais d'élever l'âme et de retracer les images extérieures dont la peuple la foi. C'est un art, non d'observateurs, mais de visionnaires.

Et il serait salutaire, peut-être, de s'habituer à la concevoir comme ayant des moralités propres de réalisation, ainsi que, par exemple, la mosaïque et la tapisserie desquelles il ne faut point attendre les effets de la peinture.

Nous aurions alors l'explication de ce fait, en apparence étrange, que tous les progrès de la Renaissance et des temps modernes, la science de l'anatomie et de la perspective, l'adresse de la main, l'étude de la nature complexe et changeante et tant d'autres conquêtes incontestables, n'ont point réussi à faire avancer d'un pas la peinture chrétienne — bien plus, paraissent lui avoir nui.

Il est, en effet, assez caractéristique de constater que, dans tous les pays, les productions modernes de l'art religieux sont

manifestement inférieures aux œuvres des primitifs.

Si les peintres de Sienne se sont montrés indifférents aux recherches et aux innovations florentines, c'est, peut-être, qu'ils perçurent confusément qu'elles leur apportaient la mort. Le Sodoma, qui est le dernier grand artiste local et qui fait fruit, avec habileté et souplesse, des enseignements de Léonard de Vinci et de Raphaël, est à la fois une apogée et un déclin. Après lui, la déchéance est prompte et il n'y a plus d'école siennoise. En sorte que cette tradition, qui avait, pendant deux siècles, brillé d'un si pur éclat, qui avait résisté à la peste, aux invasions ennemies, aux discordes civiles, ne sut point résister à une transformation d'idéal.



LA PATRIE

(Fragment)

Patrie, chère et douce terre du Père... Et je revois la maison familiale, au bord de la route, au milieu des arbres et tapissée de lierre... O ma chère maison, où je vins tout enfant, où se sont écoulées les heures tristes et joyeuses de ma vie; où les miens ont vécu : ma mère si tendre, trop tôt partie, et à laquelle je ne puis penser sans me sentir l'âme toute parfumée de clémence et de bonté; mon père, aux allures sévères, mais si affectueux, d'une si grande culture d'esprit et d'une si belle droiture de cœur, si noblement compréhensif; ô ma chère maison, où les miens m'ont donné tout ce qu'il y eut de meilleur en moi-même, la pitié pour les faibles, l'amour du beau, la folie de la justice, où ces leçons augustes surgissent maintenant dans ma mémoire en images frémissantes multiples, confuses, et auxquelles je n'ose m'arrêter, de peur de ne plus pouvoir poursuivre, où chaque dalle du corridor, chaque marche de l'escalier, chaque coin de chaque chambre, chaque meuble dans chaque chambre, chaque bibelot sur chaque meuble, a son histoire et sa vie et me parle de choses qu'il ne dira qu'à moi-même; ô ma chère maison, où j'ai aimé, où j'ai pleuré, où sont morts les miens !

Et je pense encore à ceux qui sont partis, à ce frère d'un esprit si ouvert, si délicat, entré par quelle soudaine surprise de la destinée dans l'ordre bénédictin ! Batailles d'écoliers, escapades de gamins, folles et franches gaîtés de jouvenceaux, ferveurs d'art communes, qui eût dit, oui, qui eût prédit, quand souriaient nos vingt ans, que vous finiriez dans la gravité du froc noir ! Et nos vacances, au loin, dans le petit village d'Erbisœul, où des parents avaient une maison de campagne grande comme un château et un jardin comme un parc ! Il y avait, au fond du jardin à droite, un pommier dont les branches s'étendaient au-dessus du jardin du curé et dont les pommes blanches, frottées de rouge, avaient un petit goût acide et sucré que je sens encore. Il y avait un étang qui nous semblait un lac; et, plus loin que l'étang, quelques arbres que nous appelions le bois. Vers la source du bois, le soir, le pâtre menait les bestiaux en chantant : Alî ! Alô ! Alî ! Alô ! O douce mélancolie de ce chant psalmodié dans le couchant rose !... Il y avait... Il y avait nos cousines... Mais je ne saurais dire jamais tout ce qu'il y avait à Erbisœul ! O douce Patrie, terre bénie, que celle où l'on trouve de tels villages...

Et d'autres vacances, encore, nous amenèrent à Mons, chez des grands-parents, dans une rue où l'on voyait un gros bœuf de fonte au-dessus d'un marché. La tour du château sur la colline, la Grand'Place, le Mont Panisel, toutes ces rues charmantes et

pittoresques, si curieusement vieillottes et dont la vie semble s'être arrêtée vers 1820, et au loin le Borinage, si tragique et si pitoyable avec ses petites maisons tapies au pied des triangulaires terris, les voyais-je alors comme je les vois maintenant? Non, sans doute, mais leurs détours gardent des lambeaux de mon enfance, évoquant des figures aimées qui se sont évanouies, « des voix chères qui se sont tues... »

Et j'y dévais revenir plus tard pour, en une demeure sur qui pleuvait la chanson du carillon, au bout d'une allée d'arbres complices dans le soir, chercher celle à qui la Destinée avait confié d'apporter dans la maison familiale, le bienfait de sa bonne tendresse et le charme des choses d'art...

O la chère maison, dans ce pays noir, si étrangement, si magnifiquement tourmenté par un formidable labeur humain : bruit des usines, grondement des marteaux, ronflement des machines, longues plaintes des locomotives, et, dans les nuits, les embrasements superbes des fumées et des feux. O mon pays, que tu me parais beau! Pourquoi est-ce que je me sens pris tout à coup d'un si frénétique besoin de te revoir et de te retrouver? La vieille église de pierre est-elle toujours là, au milieu du village? Et le cimetière, dites, avec la route qui monte, le cimetière où dorment les miens?

Plus loin, c'était la ville, les affaires, les batailles de la Politique et du Barreau. Succès et déceptions. A certains jours, l'humanité m'y parut basse. Mais maintenant, com-

me toutes ces misères s'estompent et s'effacent; comme je les juge mieux, comme je suis plein d'indulgence et de sympathie pour mes adversaires; ne parlions-nous pas la même langue? Pour quelques différences superficielles, que de ressemblances profondes! N'étions-nous pas tous de la même race, du même pays, de la même famille humaine? Comme je voudrais entendre l'accent du terroir; quelques mots de wallon me seraient plus rafraîchissants qu'un peu d'eau pure à un voyageur altéré!

Et puis, ce sont les autres villes, Bruxelles d'abord, la capitale, le centre de l'agitation nationale, avec sa Grand'Place où se perpétue, dans des dentelles de pierre, la vie héroïque du passé communal, Sainte-Gudule gothique, le Palais de Justice babylonien, où j'ai si souvent plaidé; le Passage qui connut mes flâneries d'étudiant, les vieux arbres du Parc, témoins bienveillants d'entretiens enivrés; le Palais de la Nation, où s'écoulèrent des heures de fièvre et des heures d'ennuis, le Musée avec les Rubens et les Stuerbout; les salles de spectacle où je rencontrai les émotions ardentes des musiques; Bruxelles et ses alentours, Laeken, Uccle, Tervueren et la forêt de Soignes vêtue, à l'automne, de si somptueux manteaux de pourpre et d'or fauve; Liége, si vivante, bruissante, spirituelle, étendue au bord du large fleuve, dans un cadre de collines hérissées de charbonnages; Gand, sombre et farouche, avec son lourd beffroi, ses tristes filatures et son van Eyck en une chapelle;

Tournai, aux Chonq-Clotiers; Louvain, aux monastères; Bruges, dormante en ses canaux mélancoliques sur lesquels glissent des cygnes blancs, dormante, dolente et presque morte, malgré cloches et carillons, Bruges où sont les Memling; Anvers, avec la flèche aiguë de sa cathédrale, dont l'élan n'est pareil qu'au sursaut du cœur de celui qui, après un long voyage outre-mer, l'aperçoit enfin se dresser à l'horizon: vigie de la patrie, avec son port et ses vaisseaux et le peuple fort que Constantin Meunier a si puissamment symbolisé dans son *Débardeur*, Anvers, où me sourit si étrangement, en sa robe rose irisée et son geste détaché, la petite Salomé cruelle avec ingénuité de Quentin Metsys!

La Patrie, c'est encore cette merveilleuse succession de paysages qui va des coteaux de l'Ardenne aux plages de la Flandre. Les forêts du Luxembourg aux vieux arbres magnifiques, les vastes horizons d'où l'on voit, au matin, les vallées enveloppées de la gaze légère des brouillards, les routes qui vont, qui montent, descendent et tournent vers les villages, les rivières noires qui bavardent sur les cailloux, se glissent furtivement sous les feuillages, en entraînant les sveltes truites d'argent, la Semois, l'Ourthe, l'Amblève et leurs affluents, plus séduisants encore; c'est la Meuse qui concentre leurs eaux et leurs beautés, dans cette vallée, parfois grandiose, toujours aimable, qui va de la frontière du Sud à la frontière du Nord; c'est l'Entre-Sambre-et-Meuse, c'est la Thu-

dinie, c'est le Borinage ; c'est le gras et fertile Brabant wallon dont les plaines ont vu la fin de l'épopée napoléonnienne ; c'est la bruyère et Genck, les marais mirant les cieux changeants ; ce sont les étendues silencieuses et désertes de la Campine ; c'est l'Escaut splendide devant Anvers, y apportant quelque chose de l'immensité de la mer ; c'est toute cette Flandre cultivée tenacement comme un jardin, les perches où s'enroule le houblon grimpant, les champs de pommes de terre, les moissons d'or, les prairies vertes et leurs bestiaux ; c'est la dune enfin, la dune de sable clair aux herbes grises, avec sa parure de villas riantes et propices aux séjours de l'été, et la vaste plage que le flot marin vient caresser voluptueusement, en y laissant de blancs festons de dentelle d'écume...

C'est tout cela, tout cela sous des cieux toujours autres, dont la mobilité pour qui sait voir, fait un spectacle enchanteur, intarissablement varié. Cours des saisons : joies fraîches du printemps, splendeur du triomphal été, opulentes mélancolies de l'automne, deuils blancs de l'hiver; cours des heures : aurores tremblantes et douces, matins légers, midis rayonnants, crépuscules enflammés, soirs fiévreux, vous nous menez sans cesse, par le jeu des nuages et les magies de la lumière, à découvrir en la terre aimée de nouvelles beautés. Vraiment, est-il une autre région du globe où la clémente destinée ait consenti à rassembler, dans un espace aussi restreint, tant de raisons de

vivre? Comprend-on maintenant le geste admirable des Flamands, à la bataille des Eperons d'or, portant à leur bouche un peu de cette terre pour laquelle ils allaient mourir? Comprend-on

L'héroïque baiser de ces mangeurs de terre ?

La Patrie, enfin, c'est non seulement le sol, mais l'ensemble des hommes qui y vivent et qui y ont vécu. C'est pêle-mêle, avec des amis d'hier et d'aujourd'hui, Breydel, Van Artevelde, Anneessens; Van Eyck, Breughel et Rubens; Baudouin de Constantinople et Godefroid de Jérusalem; et tant d'autres figures familières des temps disparus! C'est tout ce peuple vaillant, d'une aptitude à l'effort jamais épuisée; ce sont les deux races qui le composent, celle du nord, lente, patiente, opiniâtre; celle du sud, ardente, enthousiaste, généreuse; ce sont leurs souffrances et leurs joies, leurs colères et leurs pitiés, leurs traditions, leurs coutumes, c'est leur langue. Je les aime parce que ma vie est faite de morceaux de leur vie...



EDITIONS DE L'ASSOCIATION DES ECRIVAINS BELGES

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

BRUXELLES — 40, rue de Gravelines — BRUXELLES

ANTHOLOGIE

DES

ECRIVAINS BELGES

DE LANGUE FRANÇAISE

Chacun des volumes de cette collection in-8° est orné d'un portrait et enrichi d'une bibliographie complète.

Le volume broché . . . . Fr. **1-50**

Le même relié en plein « *Art Velum* ». avec ornementation au fer par le peintre Théo Van Rysselberghe . . » **2-25**

VOLUMES PARUS

Camille Lemonnier

Georges Rodenbach

Edmond Picard (2e Edition)

Emile Verhaeren

Octave Pirmez

André Van Hasselt

Jules Destrée

Liége. Imp. La Meuse, Soc. anon.